



Le
MONDE

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

No 115 • Sept.-Oct. 1965 • 2 F.

*Aujourd'hui c'est
leur tour...*



*... Demain ce sera
le vôtre !...*

FP 2520

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

PARIS

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE ANARCHISTE
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11e).

GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Importante réunion du groupe samedi 16 octobre, à 17 heures précises, 110, passage Ramey, Paris (18e).
Ordre du jour :
— Nos réalisations 1965-1966 ;
— Notre propagande, nos conférences ;
— « Le Monde libertaire » ;
— Divers.
Le quart d'heure du militant est assuré par J.-L. GERARD

GROUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES.
Réunion habituellement les 1^{er}, 3^e et 5^e samedis du mois.
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE DES JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES.
Pour tous renseignements, écrire à Jacques Sorel (J.R.A.), 110, passage Ramey (Paris-18^e).

GROUPE LIBERTAIRE DURUTTI
Réunion chaque vendredi. Pour tous renseignements, écrire ou prendre contact avec Claude MICHEL, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES
Ce groupe se réunit chaque semaine dans le 13^e arrondissement.
Pour tous renseignements, écrire au camarade PEREZ Richard, Poste restante, Paris 118

GROUPE DE LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE
Réunion tous les jeudis, à 18 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
Le groupe répond à tout le courrier qui lui est adressé et essaie d'avoir des discussions dans les plus larges domaines.

RÉGION PARISIENNE ASNIERES
GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredis).

AULNAY

GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

MONTREUIL-SOUS-BOIS ET ENVIRONS GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à Robert PANNIER, 244, rue de Romainville, à Montreuil.

VERSAILLES

GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire à C. Foyolle, 24, rue des Condaminés, Versailles (S.-et-O.).

PROVINCE

ANGERS-TRELAZE GROUPE ANARCHISTE
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie

BORDEAUX

GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h 30.
Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser à Ph. JACQUES, 21, rue Marignan, BORDEAUX.
Pour l'Ecole rationaliste F. Ferrer et le B.I. : J. SALAMERO, 71, quai des Chartrons, BORDEAUX.
Pour les J.L., 7, rue du Muguet, BORDEAUX

CARCASSONNE

GROUPE HAN RYNER
Pour tous renseignements, s'adresser à Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

CHALONS-SUR-MARNE

Un groupe libertaire se fixant pour tâche de divulguer les idées de la Fédération anarchiste dans la Marne est en formation à Châlons.
Pour tous renseignements, écrire à Georges BOUFFET, poste restante, Châlons-sur-Marne.

EVREUX

GROUPE LIBERTAIRE DE L'EURE
Pour tous renseignements, écrire à LEFEBVRE, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GRENOBLE

GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPYRACUS
S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).

LORIENT

GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra aux responsables.

LYON

GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion tous les vendredis à 20 h 30.
Pour tous renseignements, écrire groupe Bar du Rhône, 14, rue Jean-Lorrivé, LYON (3^e).

GROUPE BAKOUNINE

Réunions tous les vendredis à 20 h 30. S'adresser à Alain Thévenet, 12, rue Duhamel, Lyon (2^e).

LILLE

GROUPE FEDERATION ANARCHISTE
S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

MARSEILLE

Pour prendre contact avec les groupes **MARSEILLE-CENTRE, MARSEILLE-ST-ANTOINE, JEUNES LIBERTAIREs**, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 13, rue de l'Académie, MARSEILLE (1^{er}).

MONTLUÇON-COMMENTRY

GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis MALFANT, rue de la Pêcherie, à COMMENTRY (Allier).

MONTPELLIER

GROUPE ANARCHISTE
Adressés à des sympathisants, réunions tous les samedis à 17 h. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Vallat, Montpellier.

NANTES

GROUPE FERNAND PELLOUTIER
Pour tous renseignements, s'adresser à GUYON Marcel, 23 bis, rue Jean-Jourès, NANTES (Loire-Atlantique).

LORRAINE

GROUPE ANARCHISTE
Sections de Metz et Thionville
Pour tous renseignements, s'adresser au groupe Liaisons Internationales, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

OYONNAX

GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris 11^e).

NORMANDIE

Sections à Barentin, Louviers, Le Havre, Rouen.

GROUPE JULES DURAND
A. Rouen, exposés, débats publics tous les 2^e mardi de chaque mois au Café Le Château d'Eau, place de Gaille, à 21 heures.
S'adresser à A. Douquet, 41, rue du Contrat-Social, ROUEN (Sne-Maritime).

GROUPE ANARCHISTE (CALVADOS)
Pour tous renseignements s'adresser à J.-P. Belliard, Ecole à Courson par St-Sever (Calvados).

SAINT-ETIENNE

GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser au camarade H. Freydrue, 21, rue Ferdinand, SAINT-ETIENNE (Loire).

STRASBOURG

GROUPE DE RECHERCHES LIBERTAIREs
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

TOULOUSE

GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser J.-C. BRUNO, 41, rue Camille-Desmoulin, TOULOUSE (Haute-Garonne).

VANNES

Formation d'un groupe. Pour tous renseignements s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hakeim, VANNES (Morbihan).

GENEVE

GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE ROMAND
Renseignements : J. UVIGNIER, 45, bd Saint-Georges, GENEVE.

LIEGE

GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE
S'adresser à NATALIS, 220, rue Vivegnis, LIEGE (Belgique).

F.A. TRESORERIE

Militants de la F.A., pour notre mouvement la propagande est vitale, n'attendez pas pour régler vos cotisations au C.C.P. de la Trésorerie. Merci d'avance

Faugerot James, 3, rue Ternaux, Paris (11^e). C.C.P. 7 334-77 Paris.
Cotisation minimum : 1 franc par mois et par adhérent ou 12 francs par an.

ACTIVITÉ DES GROUPES

GROUPE DE MONTREUIL GROUPE D'ASNIERES

Mercredi 13 octobre, à 21 heures
Salle du Centre administratif place de la Mairie, ASNIERES

COLLOQUE

Perspectives d'avenir de la Fédération anarchiste.
La réunion est ouverte à tous les membres de la F.A.

Le Groupe libertaire Louise-Michel informe tous ses amis, ses sympathisants et ceux que cela peut intéresser qu'il organise

LE COURS DE FORMATION ANARCHISTE

qui fonctionnera début novembre dans son local, 110, passage Ramey, Paris (18^e).
Pour tous renseignements et pour inscriptions écrire à :
Bernard STEPANYK, 8, rue Ernest-Fontaine, Savigny-sur-Orge (Seine-et-Oise).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL

Samedi 23 octobre, à 17 h précises
110, passage Ramey, Paris (18^e)
(métro : Joffrin ou Marcadet-Poissonniers)

CONFERENCE

avec Maurice JOYEUX

Sujet : « Mao Tsé-toung ou la théorie des trois fleurs »

NOS DEUILS

La triste et cruelle liste de ceux qui nous quittent s'allonge chaque jour, nous privent de la fraternelle présence de tant de militants qui ont lutté à nos côtés, qui furent nos amis et que nous avons le devoir, non de remplacer (chaque individu est un irremplaçable), mais de poursuivre par notre action en faveur de l'idéal qui est le nôtre comme il fut le leur.

La mort de Henri MIGNON, militant anarchiste et libre penseur, décédé à 72 ans, dont les obsèques ont eu lieu le 1^{er} septembre 1965, nous est signalée par notre camarade Walraeve, du groupe de Lille.

Jean-Baptiste WEUGUE est décédé le 7 août 1965 à l'âge de 71 ans. Son incinération a eu lieu le 14 août 1965 au Père Lachaise.

LE MONDE LIBERTAIRE.

JEANNE ROUSSEL

Notre camarade Robert ROUSSEL vient d'être douloureusement éprouvé par la perte de sa compagne, survenue dans sa 64^e année.

S'il est le militant enar très envidé, elle partageait bien son idéal.

Bien que très modestes travailleurs, leur esprit altruiste leur valait bien des privations ; même quand ils n'avaient pas grand-chose, ils ont toujours aidé les malheureux (révolutionnaires ou non).

Au cimetière de Dreuil-lès-Amiens, notre camarade COILLOT, de la Libre Pensée, rappela la vie douloureuse et pénible de notre excellent camarade, et les pleurs versés par l'assistance française et espagnole prouvaient combien le sentiment de la perte irréparable qui nous frappe était ressenti par tous.

Que ROUSSEL et son fils trouvent ici les condoléances des anars, des libres penseurs et de tous les révolutionnaires.

Marcel BOUTHORS.

Retenez bien cette date...

Mercredi 10 Novembre — 20 h. 30

GALA ANNUEL DU "MONDE LIBERTAIRE"

au Palais de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, PARIS

Nous vous conseillons de retenir vos places dès maintenant 3, rue Ternaux, PARIS (11^e) et près des militants.

Un programme sensationnel qui vous sera communiqué dans le prochain « Monde Libertaire » se prépare. Tous nos amis, tous les spectateurs habituels connaissent déjà la valeur des spectacles que nous leur donnons.

Avec votre famille, vos amis, vos camarades de travail... reprenez déjà votre travail

Prix de chaque place 8 F

RASSINIER AU SECOURS DU PAPE

Nous mettons en garde nos lecteurs contre le dernier livre de M. Paul Rassinier (plus connu à « Rivarol » sous le nom de Bermon).

Dénoncé « L'opération vicieuse » ce livre voudrait, je cite : « Faire justice des accusations portées sans la moindre référence historique authentique, contre Pie XII par le protestant Rolf Hochhuth... et nous présente feue sa sainteté le pape sus-nommé comme « la plus haute et la plus noble figure du pacifisme ». Rien que ça !

Mais le plus fort c'est que Bermon-Rassinier ose encore se présenter comme un pacifiste « chevronné et libre-penseur » car, il n'est certes pas douteux

qu'il est aussi l'auteur du fascicule non signé de présentation. S'il est difficile de le battre en hypocrite, en faussé et en bête, cela ne vaut pas toutefois M. Bermon interviewant M. Rassinier dans le journal cité plus haut il y a quelques mois.

KUGER.

MISE AU POINT

LA BANDE A BONNOT. — A la suite de bruits malveillants, le groupe du Havre tient à préciser qu'il n'a rien de commun, de près ou de loin, avec le dénommé Marcel Bonnot, récemment arrêté sur la part. La « qualité » de surveillant portuaire aurait dû suffire à écarter l'opinion publique.

LE GROUPE LIBERTAIRE.

ÉDITORIAL

LA GUERRE EST LA, même si elle se déroule aux antipodes !

LA GUERRE EST LA, même pour les lâches et les imbéciles qui ne consentent à s'épuiser les poumons à crier : « Au feu ! » que le jour où leur maison brûle !

LA GUERRE EST LA, banc d'essai de tous les gouvernants et trafiquants mondiaux, expérience budgétaire et politique, au regard de qui la vie humaine ne compte pas !

LA GUERRE EST LA ! et vous vous taisez.

Journalistes, hommes d'affaires, agioteurs et politiciens : fakirs de l'information ; toute la gent larvaire de la presse et de la radio (parlée ou télévisée) y va de son petit pronostic, entre deux tuyaux sur le tiérocé.

Et ici de s'écraser une larme, et là de pisser de l'œil sur les malheurs du temps, en envisageant l'attentat des grands de ce monde au même titre qu'un typhon ou qu'un tremblement de terre.

Comme c'est beau une belle conscience, mais qu'il ose tendre les mains celui qui ne les a pas dégueulasses de crime !

« La guerre pourra-t-elle être évitée ? »

Eviter pour qui ?

N'est-elle pas pour tous ceux qui y ont déjà laissé leur peau ?

N'est-elle pas pour tous ceux qui gémissent sur des lits d'hôpitaux ?

N'est-elle pas pour tous ceux qui fuient sur les routes abandonnant maisons en ruine et villes en flammes ?

Mais comme on disserte bien de Paris, de New York ou de Moscou !

N'est-ce pas intolérable, pour qui garde un semblant d'épiderme humain, que ce verbiage de pisse-froid, au regard desquels une bataille — dont ils parlent à dix mille kilomètres de là — est présentée comme une recette de mayonnaise.

Ne réverait-on pas de les voir en crever !

La vérité, celle que nous hurlons depuis des lustres à en perdre le souffle, la vérité c'est qu'on ne peut pas s'élever contre la guerre sans s'élever contre tout ce qui l'engendre : contre les églises qui lui apportent leurs encouragements et leurs bénédictions, contre les capitalismes (privés ou d'Etat) qui s'en enrichissent, contre les gouvernements qui les préparent et les déclenchent.

La vérité c'est que la guerre n'est possible qu'en raison de ce faux problème posé aux peuples, et

qu'ils n'ont pas eu le courage de repousser comme la plus odieuse des impostures :

Le choix entre la Paix et la Liberté.

La Liberté et la Paix sont indissociables, sacrifier l'une c'est renoncer aux deux.

Que les hommes se dressent pour balayer les Etats (tous faiseurs de guerre, puisque tous se réservent le droit de la déclarer), que les hommes, tous les hommes prennent en main les responsabilités qu'engendre la Liberté, et c'en est fini de la guerre, de toutes les guerres !

Jusque-là on verra s'opposer la France et l'Algérie, comme hier, les U.S.A. et le Vietnam, l'Inde et le Pakistan, comme aujourd'hui, ou d'autres belligérants, comme demain.

Jusque-là on assistera à ce spectacle odieux et risible de Nations se posant en arbitre et en sauvegarde de la Paix, alors qu'elles ne se sont pas essuyé les mains du sang de la dernière tuerie !

LETTRE AUX LECTEURS ou... Propositions pour un dialogue

NOUS voici donc de nouveau en contact avec vous après la regrettable et coutumière interruption estivale que nous imposent nos difficultés matérielles.

Certes, nous connaissons des solutions « réalistes » pour surmonter ces difficultés. Il n'y a d'ailleurs qu'à jeter un coup d'œil sur l'« Humanité-Dimanche » par exemple, pour dénicher ces solutions par dizaines. Quelques tuyaux pour le tiérocé, de nombreuses pages publicitaires... etc., et nous verrions nos lecteurs, se multiplier nos revenus, bref, nous verrions la face tourmentée de notre administrateur reprendre les couleurs d'une douce sérénité.

Malheureusement pour lui, nous ne sommes pas mûrs pour faire des compromis, pour collaborer, pour consolider d'une main ce que nous combattons de l'autre.

Refusant d'acquiescer la rançon d'une audience étendue mais factice, nous vous présentons un journal pas tout à fait comme les autres, nous faisons cela parce que, en revanche, nous pensons pouvoir compter sur des lecteurs qui, eux aussi, ne soient pas « tout à fait comme les autres ».

★

Nous nous adressons ici à ceux qui, avec plus ou moins de sympathie, suivent régulièrement ou épisodiquement notre combat, en pensant que malgré nos défauts, nous avons quelque chose à dire et qu'il faut que nous le disions. Nous n'insisterons pas aujourd'hui sur l'aide matérielle qui, à travers la souscription se révèle indispensable, mais sur un problème qui, à un tout autre niveau, est encore plus important.

Un de nos objectifs essentiels consiste à réveiller, à susciter, à développer un esprit critique, une volonté d'initiative, un dynamisme à la fois de contestation et de création dans des masses qu'un conditionnement social efficace rend trop enclines à se laisser diriger et manœuvrer.

Nous nous refusons donc à entériner la passivité, à la consolider comme le font et le système et les organisations qu'elles soient de gauche ou de droite : c'est pourquoi nous nous refusons à déverser une prose, plus ou moins sensée, que nos lecteurs devraient se contenter d'ingurgiter et parfois d'assimiler.

Contre la conception dominante d'un lecteur passif, uniquement « récepteur », notre désir serait de promouvoir une génération de lecteurs-participants, de lecteurs-actifs, formant un public vivant, en dialogue permanent avec nous. Si nous y arrivions ce serait déjà réaliser en partie ce pourquoi nous luttons. Sommes-nous des utopistes ? L'avenir nous le dira, mais pour notre part nous sommes décidés à tout mettre en œuvre pour structurer les vecteurs d'une communication qui ne soit plus à sens unique.

★

Le journal, nous l'avons dit, a des défauts, nous sommes conscients de certains d'entre eux, d'autres nous échappent ; certains sont insurmontables pour l'instant (tel le prix que nous aimerions voir réduit de moitié), d'autres peuvent être dépassés avec votre aide. Cette aide peut se concrétiser de mille manières, par l'envoi de suggestions, par la formulation de critiques dans tous les domaines, par l'envoi d'informations sociales, internationales que vous jugerez intéressantes, en diffusant le journal dans le cercle de vos relations, en vous abonnant si ce n'est fait, en nous expédiant les adresses de personnes susceptibles d'être intéressées, à qui nous enverrions un abonnement d'essais... etc. Nous ne connaissons pas toutes les formes que pourrait prendre votre aide... à vous de les trouver...

LA RÉDACTION.

Sommaire

N° 115 Septembre - Octobre 1965

	Pages
Lettre aux lecteurs	3
par la Rédaction.	
A rebrousse-poil	4
par P.-V. BERTHIER.	
Quelle opposition	4
par Gérard SCHAAFS.	
Pour changer de maître	4
par KUGER.	
Saisi en Algérie	4
par J.-L. GERARD.	
L'Extrême droite	5
par C.T.Y.	
L'Ecole Emancipée	5
par DURY.	
Refus de marcher dans ce bourbier	6
par Hem DAY.	
Recherches Libertaires	6 et 7
par J. COULARDEAU.	
Le P.C. et l'élection présidentielle	7
par Henri STERNER.	
L'Inde en bref	8 et 9
par M. ROTOT.	
Brejnef, Mao and Cia	10
par TONY-TOM.	
Autour d'un concile	10
par R. PANNIER.	
Bakounine et le matérialisme	11
Informations Internationales	12
Actualité Anarchiste	12
A travers les revues	13
par J. SOREL.	
Les jeunes poètes révolutionnaires bougent	13
par M. JOYEUX.	
Paul Primet est mort	13
par B. SALMON.	
Biennale de Paris	13
Avec les Beatniks	13
par J.-L. GERARD.	
Disques et Radio	14
par J.-F. STAS.	
Variétés « L'Ecluse »	14
par Suzy CHEVET.	
Théâtre : « Le goûter des Généraux »	14
par Georges SENNER.	
Télévision	14
par Gilbert LEGROS.	
Le Corbusier est mort	14
par Jean ROLLIN.	
Le livre du mois	15
par M. JOYEUX.	
L'Inégalité, les techniciens et les technocrates	16
par M. JOYEUX.	

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration

3, rue Ternaux, Paris (11^e)

VOLTAIRE 34-08

Compte postal Librairie Publico Paris 11289-15

Prix de l'abonnement

France : 6 numér.	10,00 F
12 numér.	20,00 F
Etranger : 6 numér.	10,60 F
12 numér.	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom

Prénoms

Adresse

Le directeur de la publication,
Maurice Laisant.

Imprimeur Central du Croissant
19 rue du Croissant - Paris (2^e)

POUR CHANGER DE MAITRE ?

Tixier, de Gaulle, Mitterrand ou quelque autre compère, pour qui votez-vous ? Grave question ! Vous avez sans doute fort bien étudié les programmes, ou ce qui en tient lieu, de ces jocrisses (je ne dis pas Jean-Foutre, parce que ce n'est pas poli et que je ne voudrais surtout pas plagier, attention aux droits d'auteur, notre si aimable général). Tous vous ont dit : La France est en danger, la Paix vacille, l'Union Européenne se disloque (tout ça avec des majuscules s'il vous plaît). Tous vous ont dit : oui, mais je suis là !

Pour ce qui est de la France et de l'Europe, nous autres, anarchistes, qui voulons la véritable liberté, c'est-à-dire la suppression des gouvernements à travers le monde entier, le peuple et non l'Etat, nous n'avons que fort peu à nous soucier de leurs débâcles. Quant à la paix, on sait ce qu'en pense, malgré son ignoble hypocrisie, M. Tixier. (Aimez-vous le cirque ?) On connaît, et pour cause, Mitterrand. Pour les amateurs de paradoxes qui ne lisent point « La Nation » (veuillez m'excuser, j'ai trouvé ce numéro dans le train, je ne l'ai certes pas acheté), l'édition spéciale du 14 juillet tirait en page 3, avec des caractères comme ça : « LA FORCE NUCLEAIRE EST UNE ARME DE PAIX. » Cela se passe de commentaires ! Il n'y a pas d'hôpitaux ? Il y a la Bombe ! Il n'y a pas de logements ? Il y a la Bombe ! Il n'y a pas d'écoles ? Il y a la Bombe ! Il n'y a pas d'autoroutes ? Il y a la Bombe ! On manque de tout ? Qu'importe, la grandeur de la France est sauvegardée, nous avons notre force de frappe !

Et croyez-vous que quelqu'un d'autre changera, quel qu'il fût, cet état de choses ? Croyez-vous que M. Tixier augmentera les salaires ? Croyez-vous que Mitterrand diminuera les impôts ? Si oui, je vous en prie, courez aux bureaux de vote, déposez votre bulletin dans l'urne et rentrez dormir c... contents.

Si non, c'est alors qu'il le faudra montrer, c'est alors qu'il faudra rester chez vous le 5 décembre. Car, entre tous ces pantins que l'on nous propose, quelle est la différence ? Qu'est-ce que cela peut faire que ce soit un tel ou un tel qui continue de vous bernier ?

La vérité est que tous les gouvernements se valent et que tous ne valent rien. Alors,

ABSTENEZ-VOUS D'ETRE COCUS !

KUGER.

SAISI EN ALGERIE

Notre dernier numéro (juillet-août) a été saisi à Alger.

J'avais écrit : « Les hommes changent, les problèmes demeurent. »

Désormais je peux écrire : « Les hommes changent, les méthodes restent. »

De même que la censure n'a jamais suffi à cacher la réalité, la censure actuelle ne résoudra pas les problèmes algériens. De plus, la censure ne grandit pas ceux qui s'en servent.

Bien sûr, on ne nous a pas dit le (s) motif (s) de cette saisie. Mais ce qui est plus grave c'est que personne n'a daigné répondre à nos demandes d'explication. La rédaction du quotidien « EL MOUDJAHID » et celle de l'hebdomadaire « REVOLUTION AFRICAINE » font obstinément la sourde oreille. Qu'en pense Georges ARNAUD ?

Lui qui collabore toujours à « Révolution Africaine », sous Boumedienne comme sous Ben Bella, alors que les directeurs en ont été éliminés successivement, il doit pourtant bien savoir le prix de la liberté d'expression. Le 5 mai 1960, « France Observateur » publiait un extrait de ma lettre « Pour un Comité Georges Arnaud » :

« Ce n'est pas seulement contre la saisie de journaux et de livres et l'arrestation de M. Arnaud qu'il faut protester, c'est surtout maintenant pour obtenir la libération de M. Arnaud. C'est pourquoi je propose la formation d'un Comité... »

Georges Arnaud a-t-il, lui aussi, la mémoire courte ?

J.-L. GERARD.

QUELLE OPPOSITION ?

par Gérard SCHAAFS

« Car la gauche ne pense pas pouvoir plaire par ses propres moyens. Pour séduire, elle pense qu'il lui faut se rembourrer de postiches et se travestir. »

Jean-François REVEL.

A l'approche des élections présidentielles, les états-majors des partis politiques de l'opposition ou d'ailleurs, s'agitent quelque peu et chargent leurs plumitifs d'inonder le bon peuple de pompesuses déclarations. Toutes ces belles proclamations se noient d'ailleurs dans une indifférence tout aussi totale que générale. En bref, tout le monde s'en fout. Mais à qui la faute ?

Entendons-nous bien : je me moque éperdument de ce que les partis politiques n'aient plus aucune influence, ne disposent plus d'aucun soutien populaire. Et non seulement je m'en moque, mais je m'en réjouis. Je n'ai jamais aimé les parasites et tous ces morpions « démocratiques », ces professionnels de la politique me dégoutent profondément, et n'ont, en fait, que le sort qu'ils méritent.

*

Mais qu'est-ce que « l'opposition » ? A priori une substance pas tellement consistante et encore moins stable, les individus qui la composent restant soumis à certaines règles élémentaires qui leur interdisent toute rigueur morale, et encore moins politique. Si vous ne me croyez pas, rappelez-vous les « étonnantes combinaisons » qui fleurissent lors des récentes élections municipales ! En bref, l'opposition, c'est tout ce qui n'est pas gaulliste (pour diverses raisons), ou ce qui ne l'est plus.

Je ne m'étendrai pas sur « l'opposition nationale » de Tixier-Vignancour. Son cirque et son baratin de fasciste en pantoufles n'impressionnent personne et, somme toute, il ne joue pas trop mal son rôle. Il faut espérer que ses commanditaires sauront le récompenser. Dans le fond, le « Tixiérisme », c'est du Gaullisme qui ne se serait pas arrêté en chemin. Une conclusion logique en quelque sorte...

*

Reste l'opposition dite « de gauche », on ne sait trop pourquoi. Si être de gauche a pu avoir un sens, il y a belle lurette que les zozos qui se réclament de cette gauche l'ont défigurée et dénaturée à tout jamais. Souvenez-vous de M. Mollet agissant comme une canaille colonialiste. Neuf années ont passé. M. Mollet n'est peut-être plus colonialiste, mais qui m'empêchera de penser que c'est toujours une canaille ? Et ce n'est pas un cas isolé, mais un parmi les autres, tous les autres. Ne peut-on lire dans l'éditorial des « Cahiers du communisme » de mai 1956 que « le vote de confiance du groupe communiste pour le gouvernement n'est pas, cela va sans dire, un vote d'approbation des mesures militaires de Guy Mollet ».

Alors, qu'est-ce que c'était ?

Dans ces conditions, on comprend aisément que l'agitation de ce ra-

massis hétéroclite, allant des communistes aux petits pères jésuites du M.R.P., en passant par les têtes pensantes de la Franc-Maçonnerie n'excite pas l'enthousiasme populaire. Et tout ce petit monde va de conciliabules en réunions avec une seule idée en tête : préparer la suite, c'est-à-dire « faire du gaullisme sans de Gaulle ». Une idée comme une autre...

Je ne reproche pas à cette « opposition » de gauche d'être ce qu'elle est : ça ne pouvait pas être autrement. La règle du jeu en somme. Mais que ces énergumènes se plaignent de l'indifférence ou du manque de soutien de la classe ouvrière, c'est un peu gros, non ?

Alors, que faire ?

Subir sans broncher les caprices mégalomanes d'un vieillard dont l'horizon politique n'a jamais dépassé la « ligne bleue des Vosges » et de sa mafia de crétiens dont la suffisance n'a d'égal que la servilité, ou bien accepter de se livrer même un court instant, aux ambitions de ces intellectuels en mal d'idées, de ces combinards sans scrupule, qui forment cet amalgame instable que l'on appelle « la gauche » ?

Non.

Il y a mieux à faire.

CONTINUER LA LUTTE POUR L'EMANCIPATION DE L'HOMME, PAR EXEMPLE.

PÉCUNIA EST LIBÉRÉ !

C'est avec joie que nous vous annonçons que Pécunia a enfin été arraché aux prisons de Franco, grâce aux efforts conjugués de nombreux camarades de la F.A., du mouvement syndicaliste, et des organisations espagnoles. Notre camarade a pu reprendre

ses études interrompues depuis son incarcération en 1963.

Nous ne devons pas relâcher une seconde notre effort pour faire libérer nos autres camarades encore détenus.

LA FEDERATION ANARCHISTE.

A rebrousse-poil

par P.-V. BERTHIER

L y eut naguère, et il y en a peut-être encore, sur un boulevard de Paris, un artisan qui s'était donné pour enseigne : « le petit qui n'a pas peur des gros ».

Cette devise, fort sympathique quand on la lit au-dessus d'une boutique modeste, pourrait être également celle — en la mettant au pluriel — de la Confédération des petites et moyennes entreprises, mais dans un esprit bien différent.

En effet, ces petits et moyens patrons confédérés n'ont vraiment pas peur des gros. Les gros les effraient si peu qu'ils font bloc et route avec eux, et jamais avec les petits. Au rebours du jobâtiste, ils pensent que, pour le meilleur et pour le pire, on a souvent besoin d'un... plus gros que soi. C'est des petits qu'ils ont peur, des moindres, des misérables, et tous leurs choix découlent de cette crainte-là.

Avez-vous suivi la querelle entre le Conseil national du patronat français et le Centre des jeunes patrons ? Il ne nous appartient certes pas de partager ici, dans le litige qui les sépare, les jeunes patrons et les patrons traditionnels. On peut dire néanmoins que les premiers tentent de faire, si l'on veut, un effort pour être « dans le vent » alors que les seconds exigent de revenir au patronat de droit divin et à la législation sociale d'avant 1936.

En quelque sorte, le C.J.P. est dans la classe patronale, par rapport au C.N.P.F., ce que certains évêques semi-libéraux sont — ou paraissent être — aux intégristes de l'Opus Dei dans le sein de l'Eglise romaine.

les requins, les brochets et le menu fretin

Eh bien ! les petites et moyennes entreprises confédérées, en présence d'un conflit comme celui qui aboutit à la décision du C.N.P.F. d'exclure les jeunes patrons, prennent toujours la position la plus rétrograde, et jamais la plus progressiste. Voici ce qu'on a pu lire dans leur journal « La Volonté », de juin 1965 :

« La Confédération des petites et moyennes entreprises n'a pas à prendre part aux querelles qui peuvent opposer le Centre des jeunes patrons au Conseil national du patronat français, tout en se déclarant solidaire avec celui-ci concernant les dangers qu'il y aurait, particulièrement dans les petites et moyennes entreprises, à reconnaître la section syndicale d'entreprise, dont l'action, orientée par des éléments extérieurs, ne pourrait que politiser les relations entre les employeurs et les salariés à l'intérieur de l'entreprise. »

Et d'estimer que « le Centre des jeunes patrons est un organisme de débats doctrinaux, sans vocation syndicale et sans représentativité structurelle ». Bref, un repaire de bolcheviks ou d'anarchos !

N'avons-nous pas lu souvent qu'à Babel-Oued les « petits Blancs » avaient fait corps avec la répression de façon presque

unanime dans les moments les plus tragiques de la guerre d'Algérie ? Ne lit-on pas qu'en Alabama ce sont les petits et moyens Américains de race blanche qui animent le plus enrage ségrégationnisme ?

Dans une ville de province que vous connaissez bien, les petits patrons sont toujours avec les gros contre leurs ouvriers. Les plus militants, les plus agressifs, sont parfois d'anciens salariés, qui naguère furent grévisés à l'occasion. Il en est un, une fois en passant, qui se souvient de ses origines et sait agir en conséquence, mais c'est l'exception.

Disposant d'une marge plus étroite pour exploiter leur personnel, ils poussent les gros à refuser toute concession et leur reprochent d'être trop généreux !

Dans le même numéro de « La Volonté », les petits et moyens patrons confédérés trouvent d'ailleurs motif à se séparer des gros employeurs sur un point : ils précisent qu'ils ne s'estiment pas engagés par l'accord du 30 mai 1965 entre le C.N.P.F. et F.O. pour l'octroi d'une quatrième semaine de congés payés. Trop social à leurs yeux, le grand patronat !

Ce qui prouve que, pour le menu fretin, les parages des simples brochets peuvent être encore plus inhospitaliers que le sillage des grands squales.

L'Ecole Emancipée

Après chaque congrès annuel du Syndicat national des instituteurs, les camarades de l'Ecole Emancipée, minorité révolutionnaire de l'enseignement se réunissent en une semaine d'études et de détente. Du 17 au 26 juillet dernier, cette réunion groupant plus de 150 personnes (une centaine de militants et leur famille), eut lieu à Jenzat, dans l'Allier.

Qu'est l'école émancipée, dans son composant ? Un regroupement de militants révolutionnaires, de courants de pensée différents : syndicalistes-révolutionnaires (les plus nombreux), et deux minorités importantes : les marxistes-trotskyistes, les anarcho-syndicalistes. Ce regroupement se maintient sur la base, d'une large discussion sur les problèmes envisagés, une prise de décisions commune, autant que possible à l'unanimité, une sincère amitié liant les camarades et justifiant son titre : Les Amis de l'Ecole Emancipée.

Au cours de la semaine, de courts exposés suivis de discussions, parfois passionnées, eurent lieu :

La S.N.C.F. et le grand capital ; L'Anarchisme par Morniche ; La poésie moderne et révolutionnaire (par 2 camarades libertaires du Var ; Portal et Flayoux) ; La C.F.D.T.

Nous noterons l'accueil sympathique qui a été fait à l'exposé des thèses libertaires, malgré l'insistance un peu stéréotypée des contradicteurs trotskystes, de même que le refus perceptible, par les militants de l'E.E., d'une politisation, consciente ou non, de la part de ses auteurs.

Nous noterons aussi que de nombreux camarades, s'ils approuvent pleinement l'idée de reconstruire « l'organisation révolutionnaire » nécessaire pour redonner espoir et efficacité à l'action des travailleurs, ne peuvent admettre que cette organisation revête à nouveau la forme d'un parti centraliste à base idéologique préalable (marxiste-trotskyiste ou autre) et préfèrent une organisation à caractère syndical, regroupant comme la C.G.T. de Pelloutier toutes les nuances de la pensée ouvrière révolutionnaire, en lutte directe aujourd'hui, contre tous les régimes d'exploitation des travailleurs et pouvant, demain, devenir la grande force de reconstruction sociale.

Les problèmes spécifiques du syndicalisme enseignant, furent aussi largement étudiés : Congrès du S.N.I., structures et orientation de l'E.E., formation professionnelle (partie pédagogique de la revue « L'Ecole Emancipée ») (2).

Une bonne semaine de travail, de confrontations enrichissantes, une bonne semaine que nos camarades de l'Allier surent agréablement heureusement de sorties touristiques, une bonne semaine après une année de travail et de militantisme, organisée avec sérieux, mais sans rigorisme étouffant.

DURY.

UTILISATION DES COMPETENCES

Au Centre hospitalier régional de Rouen, comme les crédits sont fort larges, on a eu bon d'adoindre deux surveillants recrutés parmi les officiers de police et de gendarmerie.

Les chômeurs doivent bien comprendre que des malheureux qui ne touchent de 90 000 F de salaire mensuel en raison de leurs bons et loyaux services d'anciens flics, et qui tiennent le poste de contractuel le matin, le service à l'hôpital ne prenant qu'à midi, ont quelque priorité sur le commun des mortels.

Quant aux pauvres vieux hospitalisés dotés de pareils anges gardiens, ils n'ont qu'à bien se tenir.

Propos subversifs

DANS les coulisses, on s'affaire. Les maquilleurs barbouillent leur premier sujet. Le rimmel coule le long des joues flasques, l'encens se répand égarant une odeur écœurante, d'un ciseau habile le costumier ajuste les vestes que ces messieurs s'apprennent à revêtir. Une dernière recommandation, un dernier coup de brosse avant les trois coups qui vont projeter sur le devant de la scène, face à un auditoire de trente millions de Français, les vedettes de la grande farce politique de fin d'année.

D'accord, la grande coquette fait son traditionnel caprice et ses impresarios semblent encore ignorer, si elle consentira à tortiller des fesses sous les feux de la rampe. Mais les autres sont fin prêts.

Les autres ? Un jeune premier bedonnant comme il se doit, aux dents longues, aux cheveux rares ! Un père noble ! Un grand méchant loup ! Vous les connaissez bien ?... M. François Mitterrand, M. Antoine Pinay, M. Tixier-Vignancour ! Vous connaissez moins le sénateur sorti pour la circonstance du frigidaire, destiné à jouer les bouffons et à qui ses « managers » s'efforcent d'inculquer quelques fragments de texte. Vous vous indignez ? Minute ! Réfléchissez bien... regardez-vous... regardez-les !... Ils sont à votre image, à l'image du pays ! M. Mitterrand représente l'honnêteté, M. Pinay, l'audace tournée vers l'avenir, M. Tixier, la liberté. M. Marchal, les cons (celui-là, il fera des voix).

M. François Mitterrand ?... Oui, un jeune, un sportif, le sauteur de l'Observatoire quoi !... la grande scène du trois... l'innocent sur le point de succomber devant le traître et que ses petits copains remettent en selle ! M. François Mitterrand, c'est l'homme des révolutionnaires modernes et conséquents, des socialistes en chaussettes de soie, des communistes en baudrier de cuir. L'homme de la cellule (non pas celle-là, voyons) et des salons (pas ceux-ci, vous savez bien que Marthe

Les Trois Coups

Richard les a fait fermer). M. François Mitterrand, c'est l'homme de la gauche !... le représentant de la gauche... A gauche que veux-tu, à gauche que voilà... Trois petits tours, qu'il va faire le François Mitterrand, avant de disparaître. C'est dommage. Il représentait si bien cette gauche qui, en France, se consomme sur canapé, après avoir convenablement mariné le temps d'une législature. Ce sportif, il avait la classe. Il semblait sortir tout droit d'un conte de Maupassant. Il aurait pu nous faire oublier Bel-Ami.

M. Antoine Pinay ? Rigolez pas... le franc Poincaré... le bas de laine du père Chéron... Doumergue de Tournefeuille... Le bougre a des lettres. Du tric aussi, qu'il sait manipuler. Celui des autres bien sûr, le vôtre ! M. Antoine Pinay ? Un homme à qui il faut parler à la troisième personne, qui sait ce qu'il veut, qui vous le dit... P'être ben que oui, p'être ben que non ! Le sera... le sera pas, candidat ? Soyez sûr qu'il l'est... réac... et pas qu'un petit peu ! Pour lui, le parlerie se gonfle de tout ce que le pays compte de marchands de bestiaux, d'officiers d'intendance, d'égéries de sous-préfets que l'autonne trôle de son aile, de margouillins de la finance ou de la reconstruction, de robins ou de cuistres (zut, un pléonasmé). C'est par excellence, l'homme du centre ! Quel centre ? Le centre monsieur... la finance, le curé, l'arsouille qui fait une fin, l'élu qui cherche un portefeuille (quoi, la Grèce ? ne mélangez pas tout). Le Centre pardi, la France enfin... c'est tout au moins l'opinion de M. Antoine Pinay et des zigotos qui, pendus à ses basques, le flaire avec l'entêtement maniaque des chacals ; M. Antoine Pinay va retourner à ses curus, accompagné par les sanglots de toutes les vieilles badernes de la politique à la recherche de leur second soufite.

M. Tixier-Vignancour ? Les bras vous tombent. Du verbe, de la brette, un passé dont il reste un souvenir hélas ! la francisque ! C'est un sujet dont la sonorité rappelle le répertoire de la Belle Epoque. Il marche vers la lune, avec laquelle il se sent des affinités certaines, entouré d'une vaillante cohorte de jeunes qui font pipi dans leur culotte et auxquels leurs parents accordent volontiers la permission du jeudi soir afin d'écouter le maître et ménager la literie. Les mauvaises langues prétendent que Tixier (pour les intimes) vedette d'un cirque ambulancier aurait été vu grimpaux au mâ ! Il doit y avoir une confusion que la clarté des discours du maître explique. Il n'y a aucune crainte à avoir. L'animal est suffisamment léger pour qu'il suffise de tendre au-dessous de lui le dernier numéro de « Rivarol » pour éviter la chute. De toute façon, Tixier n'a pas besoin de veste, sa robe suffit largement pour dissimuler des vieux souvenirs et les spectateurs n'ont ni mémoire, ni curiosité.

Les trois coups (j'ai bien écrit, les trois coups bien qu'ils soient faux, comme les musquetaires, qui eux, faisaient vrais), les trois coups donc, vont retentir, le rideau se lever. Enfin décidée, la grande coquette va s'avancer sur le devant d'une scène vide comme la cervelle d'un électeur. Juste à ce moment solennel, un souvenir envahit notre mémoire !

Jadis, les manants conviés, sur le parvis de la cathédrale à applaudir un mystère, rossaient les artistes et brûlaient les tréteaux lorsque le spectacle leur déplaisait... Minute ! Aujourd'hui, les citoyens de ce pays sont hautement civilisés, paient l'impôt, applaudissent sagement les vedettes et votent avec la conscience tranquille pour les pitres qui les amusent.

LE PERE PEINARD.

QUAND ON EST CON... ON EST CON !

La télévision nous apprend la démobilité de Johnny Hallyday. Qu'est-ce que vous voulez bien que ça nous foute ! Il nous annonce qu'il est sergent. Nous lui adressons nos plus sincères condoléances !

Il nous déclare que l'armée ça met du plomb dans la tête. Oui, à quelque cinquante millions d'hommes, rien que pour la dernière tuerie, bougre de sale petite putain.

L'EGLISE SE LAICISE

Lors de la retransmission d'un « Barbier de Séville » au festival d'Aix par la télévision française, Basile avait troqué son interminable chapeau, sa soutane, et sa crasseuse perruque, contre un accoutrement inattendu d'Arlequin.

Convenons que, privé de ses attributs ecclésiastiques, il faisait beaucoup moins jésuite.

Clins d'œil

ON AURA TOUT VU

L'ex-président Péron envoie un message de solidarité au peuple vietnamien, dans sa lutte contre l'impérialisme. Il ne lui reste plus qu'à adresser un message de félicitations au peuple argentin pour s'être débarrassé de l'ordure de dictateur qui régnait au rom de Péron.

LARRONS EN FOIRE

A la suite d'une visite des cosmonautes soviétiques à Cuba, des puissances s'y fient représenter, parmi lesquelles... l'Espagne. Castro et Franco, ça rime.

C'EST T'Y BÊTE

Entre autres denrées précieuses dont la Chine a fait don au Tibet, il faut noter 300 000 portraits de Mao Tsé-toung. L'information ne nous apprend pas où l'on en est du culte de la personnalité.

LE NOIR ET LE BLANC

La Compagnie de navigation mixte n'a pas les mêmes égards pour les blancs et les indigènes (même s'ils voyagent en même classe).

Aux premiers : le pont bien abrité ; aux seconds : l'espace le plus exigü à l'avant du bateau.

Et cela ne se passe pas à San Francisco, mais entre Alger et la France.

C'EST TROP

A huit jours d'intervalle la radio nous offre une conférence de presse de qui vous savez et une représentation d'« Ubu-Roi ». « Cesse de te montrer, ou je cesse d'écrire ! »

DANS le « M. L. » de juillet, le « père peinard » nous entretenait d'un des aspects de l'opposition nationale : « le culte de la patrie ». Mais il ne faudrait pas s'arrêter là, car l'opposition nationale (extrême droite, fascisme, nationalisme, au choix) a bien d'autres aspects dont les principaux sont : culte de l'inactivité cérébrale, culte de la bassesse, culte de l'esclavage. Passons-les sommairement en revue :

CULTE DE L'INACTIVITE CEREBRALE

Pour se rendre compte de la médiocrité intellectuelle de l'extrême droite il n'y a qu'à lire sa presse et les discours de ses chefs. On est frappé tout d'abord par ceci : la confusion idéologique (si idéologie il y a...). Les fascistes ont adopté les grands traits de l'idéologie bourgeoise pour lui donner une nouvelle vigueur, à l'époque où le bolchevisme était la terreur rouge. A l'époque où le bolchevisme était quelques thèmes socialistes pour faire de la surenchère aux socialistes qui commençaient déjà à faire leur « mea culpa ». Enfin, on a puisé chez les royalistes ce qui manquait à cette belle salade.

De vrais alchimistes on vous dit ! L'extrême droite est donc tout entière tournée vers le passé, ne comprenant rien à ce qui se passe autour d'elle, se perdant dans des considérations politiques et philosophiques futiles. A noter qu'on veut absolument sauver cette vieille civilisation occidentale avec les mêmes matériaux idéologiques qui, précisément, ont conduit cette civilisation à la déconfiture. Le fasciste se dispense de tout effort de réflexion pour trouver la cause du déperissement de

L'EXTRÊME-DROITE

nos sociétés et les moyens d'y remédier. Le Karaté étant sa seule nourriture intellectuelle, cette absence d'activité cérébrale est donc sa seule règle, le seul culte auquel il se voue dans ce domaine.

CULTE DE LA BASSESSE

On s'en doutait, le nationaliste est un admirateur de tout ce qui touche de près ou de loin à la chose militaire. Il glorifie tout ce qui tend à supprimer la vie, les bombardements et le mitraillage des populations civiles désarmées. Ça fait viril ! C'est également un partisan de la torture quand elle n'est pas appliquée sur lui, comme il est partisan de la prison et de la peine de mort quand il n'est ni dans une prison, ni condamné à mort.

CULTE DE L'ESCLAVAGE

A l'extrême droite on a l'amour du CHEF, on se fait un honneur de se foutre à plat ventre devant son chef : ça encore, ça fait mâle. Pour le chef, l'astuce consiste à faire croire à ses subordonnés qu'ils sont de « vrais » hommes et qu'ils sont les plus forts. Enlevez le chef et tous les « seigneurs » courent à la recherche d'une nouvelle « poigne ferme », d'une nouvelle idole. Vraiment ! Ils sont libres, ils sont affranchis, ils ont de la personnalité

ces surhommes ! Notez, par ailleurs, qu'à l'extrême droite, on est contre le nivellement des individus, mais on a un goût prononcé pour l'uniforme, et on se déclare partisan acharné de l'Etat (niveau des individus par excellence).

Certains, dans cette même famille, se font passer, aux yeux des naïfs, pour des non-conformistes (oui ! non-conformistes !). Mais une fois le pouvoir fasciste établi, il n'est plus question de saliver contre le pouvoir et les dogmes officiels, on se rue littéralement à son service. On roupète très fort parfois, mais on attend avec impatience que l'œil viril du chef vous ordonne un garde-à-vous irréprochable. Bref, à l'extrême droite, on est pour la domestication sublime.

Comme on le voit l'extrême droite apporte quelque chose de très nouveau, de quasiment révolutionnaire. On voudrait rire, mais d'autres que nous riaient moins à l'époque de Hitler, de Mussolini, et en ce moment chez Franco, il faut constamment le rappeler. J'avais l'intention de parler, après ce rappel, sur l'extrême droite, des autres familles politiques. Parler de la droite ce serait trop se répéter. Quant à la gauche et l'extrême gauche, comment en parler, puisqu'elles n'existent même pas.

Anarchistes, nous nous plaçons hors de ces classifications qui n'ont même plus leur raison d'être. Que nous soyons partisans du collectivisme libertaire ou de l'anarcho-individualisme, nous n'avons rien de commun avec les familles politiques, quelles qu'elles soient.

C. T.-Y.

REFUS DE MARCHER DANS CE BOURBIER...

LA situation internationale se détériore de jour en jour et reste lourde de danger à venir. Les alliances se nouent et se dénouent, sans savoir où elles conduiront les peuples, qu'on essaie de faire marcher au son des hymnes nationaux et des yé-yé.

C'est là une raison de garder tout son sang-froid et de serrer au mieux, en les analysant scrupuleusement, les informations que nous déverse quotidiennement la presse à tout faire, de toutes tendances et d'obédiences les plus fumistes.

La difficulté de nos jours est qu'il est malaisé de garder une juste neutralité. La tendance actuelle est à l'engagement; il faut faire le choix entre les bons et les mauvais. Mais comment? Quel est le critérium qui nous permette de nous engager sur le bon chemin? Pour ma part, il m'est impossible de condamner ici, ou louer là, uniquement suivant un critère de partisan.

A PROPOS D'ACTIVISME

Soyons nets, ce que nous n'avons cessé de dénoncer comme criminel, nous devrions l'encenser émanant des « nôtres » ou des proches. Allons donc! Peut-être, au pis-aller, pourrions-nous trouver quelques excuses et rechercher les mobiles de tels agissements qui nous détermineraient, sinon à les louer, tout au moins à y trouver quelque mauvaise raison à passer l'éponge, sous prétexte qu'il s'agit de sympathisants ou de révoltés.

Il serait trop facile de faire d'aussi subtils distinguos et d'aller jusqu'à déclarer valables certains faits et gestes parce qu'ils sont les mobiles d'agitation dits de « gauche ». Ce mot me paraît bien galvaudé actuellement.

Arrivons-en aux faits. Les événements derniers du Congo, (j'entends parler des otages gardés en réserve), ont fait couler beaucoup d'encre et je sais que des amis proches ou sympathiques me font grief d'aboyer avec les loups. S'ils essaient de justifier ou d'excuser de tels

agissements, je n'ai pas à partager cette façon de penser et je dénonce ces forfaits bien plus encore, venant de ceux qui prétendent libérer le monde de l'esclavage, de l'insécurité et de l'exploitation.

Il y a quelque vingt ans, c'était déjà la même histoire et il ne fallait point dénoncer les crimes du fascisme rouge. Staline était tabou et à l'abri de toute suspicion; nul n'était autorisé à porter la moindre critique sur le régime de ce dictateur. Que de haine accumulée chez ces laudateurs du Kremlin et quel vocabulaire choisi nous était attribué: fasciste, réactionnaire, vendu, vipère lubrique, etc.

Un jour, il fallut bien déchanter. La vérité se fit jour et d'autres dirigeants du régime abondèrent dans le sens de nos critiques. Certains en ajoutèrent encore bien au-delà de tout ce que nous avions écrit.

Maintenant, la même comédie se renouvelle avec le régime de dictature de Fidel Castro coincé entre les deux dictateurs de Moscou et de Pékin. A peine l'Algérie s'est-elle déclarée indépendante, que nous assistons aux arrestations, emprisonnements arbitraires, sévices et tortures envers tous ceux qui ne se sont pas ralliés à la forme gouvernementale imposée par un Ben Bella, hier encore emprisonné avec ceux qui, aujourd'hui, ne partagent pas ses vues politiques et l'histoire se renouvelle avec le changement gouvernemental.

Parfois, l'affaire se complique de détournements de fonds. L'argent, en bien des cas, est mauvais conseiller.

MALFAISANCE DE L'ETAT

Qu'entre-temps, on passe un film dénonçant le pire à l'époque de la lutte pour l'indépendance, qu'on nous fasse assister à longueur de pellicule à des reportages d'une technique peu valable où des maltraités d'hier racontent les avatars subis par la police française, il y a là matière à toucher la sensibilité émotionnelle du spectateur, mais non à éveiller sa raison qui devrait s'indigner aujourd'hui

d'hui du sort de ces populations, tout aussi malmenées par les libérateurs en place.

Ce qu'on néglige de dénoncer, c'est la malfaillance de l'Etat, de tous les Etats.

On a pu s'en rendre compte, lorsque dernièrement, à Moscou, des étudiants chinois et africains manifestèrent devant l'ambassade des U.S.A., on vit l'armée rouge charger les protestataires. Les photos que j'ai eues sous les yeux montrent que « la police » de l'U.R.S.S. n'y allait pas de main morte, faisant la pige à nos polices.

Qu'après cela, Pékin organise une mise en scène pour accueillir les libérés matriqués, c'est là un thème de publicité politique, ce qui n'empêche que demain, à Pékin, on agira de même, si ce n'est déjà fait...

Ainsi, à longueur d'années, se répètent les mêmes forfaits, sans que jamais les peuples et organisations ne recherchent la racine du mal. Celle-ci git au cœur même de la nation, elle est dans l'organisation centralisatrice autoritaire de l'Etat qui impose ses lois, sa politique et les fait respecter par la force, la brutalité, c'est-à-dire par la police, l'armée, la magistrature, les tribunaux, qui, eux, n'évoluent guère, au contraire.

SILENCE ET COMPLICITÉ

Revenons, à présent, au but de notre propos. Eh bien, non, nous ne pouvons accepter l'idée de tenir en otage, des hommes, des femmes ou des enfants. Nous ne pouvons justifier en rien l'assassinat à l'heure H d'otages que des clans, momentanément en état d'infériorité, décideraient de liquider par vengeance ou amour-propre dépité.

Aucune raison, aucun stratège ne peut et ne doit nous faire abdiquer notre conscience devant des actes aussi insensés.

Certains pays, dont l'indépendance politique est récente, s'ingénient trop à copier des méthodes dénoncées hier encore.

Je me refuse à marcher dans ce

bourbier. Je voudrais simplement rappeler à certains, que ce n'est pas en imitant l'autruche qu'ils pourront s'en tirer devant la réprobation de l'esprit libre et indépendant. Il est indigne, lorsqu'on fait œuvre de lutte pour un monde meilleur, d'autoriser semblable manifestation. Le silence, en pareil cas, m'apparaît comme une coupable complicité.

Je voudrais redire ce qu'écrivait des hommes comme Bakoumine, Kropotkine, Malatesta, qui ne ménagent point leur réprobation devant de tels faits, fussent-ils catalogues de révolutionnaires:

« La terreur a toujours été un instrument de tyrannie. »

Ni vengeurs, ni justiciers, mais libérateurs, donc plus de guillotine, de fusillade, de massacre et de déportation. Ce ne sont point des armes indispensables au triomphe d'une révolution.

Malheureusement, les dominateurs de demain retrouvent chaque fois une raison de justifier leurs actes. La révolution, elle, y perd à tout coup son caractère de rénovation sociale, cette « grande œuvre de bonté et d'amour ».

L'argumentation de Malatesta est d'une logique parfaite, elle ne peut être désapprouvée que par des fanatiques. Il concluait un article plein de sages conseils: « Si, pour vaincre, on devait élever des potences sur les places publiques, je préférerais être battu. »

Quant à Kropotkine, il exprimait toute son indignation dans une lettre à Lénine, datée du 21 décembre 1922, au sujet des otages faits par les bolcheviks, procédés qualifiés de révolutionnaires par certains fanatiques. Voici ce qu'il écrivait et ce sera la conclusion de mon propos:

« Un otage est emprisonné, non pas en punition d'un crime. On le tient pour menacer de sa mort les adversaires: « Si vous tuez un des nôtres, nous tuerons tant des vôtres... » Est-il possible que vos camarades ne comprennent pas que tout cela équivaut au rétablissement de la torture, pour les otages et pour leurs familles? »

Otage égale crime. C'est une survivance du vieil ordre social que l'on veut détruire. Puissent ceux qui se disent révolutionnaires s'en inspirer.

HEM DAY.

Recherches

par Jean

REFLEXIONS SUR

QUI n'a pas entendu et même dit: « l'argent est le nerf de la guerre »? Et pourtant Hitler a réussi la plus belle hécatombe, jusqu'alors connue, sans argent, puisque, à sa montée au pouvoir, l'Allemagne à part des dettes n'avait rien. Tandis que quelques années plus tard le peuple avait un niveau de vie respectable et était armé jusqu'aux dents.

Il est logique que, au sujet de la monnaie, nous nous posions deux questions. En premier lieu, nous devons nous demander d'où l'argent tire sa valeur (1). Autrefois, il était répondu que la monnaie avait pour valeur celle des métaux précieux utilisés à la fabrication des pièces. Nous ne discuterons pas de cette opinion puisqu'elle a aujourd'hui disparu avec les pièces sonnantes et trébuchantes si chères à Harpagon, pour faire place aux billets de banque. Actuellement, les économistes s'accordent en général pour penser que la valeur de ce bloc de papier provient pour partie de sa fixation autoritaire par les dirigeants, et pour partie de son rôle dans l'économie. La première raison est incontestablement la principale, mais dans nos pays dits libéraux, il faut toujours laisser croire que rien n'est fixé autoritairement.

En second lieu, il semble logique de vouloir connaître les rôles de la monnaie dans l'économie. Les spécialistes en dénombrent quatre. Dans les économies capitalistes la monnaie sert d'étalon de valeur, d'instrument d'échange et d'instrument d'épargne. Dans les économies communistes (marxistes) la monnaie sert également d'instrument de contrôle.

LA MONNAIE COMME ETALON DE VALEUR

Pour bien comprendre ces différents rôles, je propose que nous les examinons séparément, à l'aide d'une analyse critique à travers laquelle nous comprendrions mieux pourquoi nos dirigeants tiennent tant à garder l'usage de la monnaie.

L'unité monétaire sert à mesurer la valeur d'un bien, valeur dont le prix est l'expression. La monnaie va donc permettre de comparer des valeurs, de les quantifier. Les consommateurs vont, pour se faire une idée de la valeur des différents biens mis à leur disposition, effectuer des comparaisons entre les prix. Mais ce mécanisme est-il bien exact, un non-fumeur juge-t-il la valeur d'un paquet de cigarettes à son prix? Certes non, car ce bien lui étant inutile, il n'en achètera pas, même s'il est très bon marché.

Avec les marginalistes (économistes du type de Keynes) nous affirmerons que la valeur d'un bien dépend de l'utilité que nous en tirons. Le désir d'obtention, pour quelque raison que ce soit (service, luxe...) fixe le prix.

Je ne pense pas, comme les marxistes, que le travail soit à la base de la valeur, et comme tous que la monnaie serve à la quantifier, mais, bien au contraire que le seul usage que nous désirons faire d'un bien fixe son prix. Celui qui désire se rendre absolument acquiescent d'une voiture paiera très cher, même si cette voiture est produite presque sans travail. Les loyers exorbitants payés aujourd'hui pour des taudis illustrent très bien ce mécanisme. Les prix, loin d'indiquer des valeurs, sont l'expression des désirs et des besoins des consommateurs, face à l'offre des producteurs et des propriétaires.

LA MONNAIE COMME INSTRUMENT D'ECHANGE

Dans les groupes où la monnaie n'existe pas (tribus, communautés, etc.) les échanges se font uniquement entre les personnes intéressées par les biens à échanger. Par exemple, celui qui avait du blé et désirait se procurer des vaches devait trouver une personne qui, ayant des vaches, était

intéressée par du blé. Ce système s'appelle le troc.

Il est typique de s'entendre dire qu'en l'absence de monnaie le troc est obligatoire! Or, n'étant justement pas convaincu de cette prétendue évidence, je propose que nous y regardions de plus près.

Si je suis prêt à céder quelque chose, c'est que je n'en ai pas besoin, sinon, pourquoi m'en défaire? Tout le monde a donné quelque chose à quelqu'un sans aucune idée de contrepartie. Mais, cet argument ne saurait suffire à démontrer la non-implication du troc en l'absence de monnaie. Il permet de constater seulement que pour certains biens le troc n'est pas envisagé. Examinons plutôt le cas des personnes d'une même famille vivant ensemble. Vient-il à l'idée du mari de faire payer à sa femme les services qu'il lui rend, et réciproquement? Entre eux la monnaie n'existe pas, mais le troc n'intervient pas pour autant. Chacun fait tout ce qu'il peut pour que la communauté marche au mieux. En employant le terme de communauté je ne parle pas en considération que les familles normalement constituées. Bien que je sache pertinemment que dans certaines « familles » rien n'est fait pour rien!

En exigeant une contrepartie pour l'objet cédé, le donataire manifeste par là qu'il renonce à quelque chose d'important. Or, puisque la chose cédée ne lui est pas utile, à quoi peut-il donc bien renoncer? Il abandonne la propriété du bien! C'est pour cela qu'il attend en retour de devenir propriétaire d'un autre bien. Certes, au départ, il ne recherchait que des biens qui lui soient utiles. Mais le commerce va faire apparaître une catégorie de personnes qui vont servir d'intermédiaires entre les offriants et les

demandeurs, et, bien entendu, vivre à leurs dépens.

Il est encore des communautés dans lesquelles ni la monnaie, ni le troc n'existent. Mais, dans ce cas, la propriété est une notion inconnue. Chacun fait son travail et tous en profitent.

La monnaie, qui depuis longtemps remplace le troc, n'est que l'expression de la propriété privée. Il est certain qu'elle est plus facile à manier! Il ne saurait donc être question, dans le cadre actuel des deux idéologies dominantes, que l'une comme l'autre connaissent la notion de propriété, qu'elle soit purement privée, semi-publique ou publique, de supprimer un aussi bon appareil malgré les difficultés que présente son usage à l'échelle internationale.

LA MONNAIE COMME INSTRUMENT D'EPARGNE

Pour mettre en place quoi que ce soit, il faut, dans notre monde mécanisé, beaucoup d'argent. Celui qui veut acheter un bien quelconque n'est pas obligatoirement possesseur de la somme nécessaire. Il va devoir économiser. Il y a épargne lorsque cet argent mis de côté sera déposé dans une banque ou une caisse d'épargne. Dans ce cas il est utilisé par les organismes de placement pour effectuer des investissements auprès de ceux qui recherchent des liquidités.

Sans la monnaie il serait difficile, voire impossible, à l'emprunteur de se procurer les biens qu'il désire, puisqu'il n'a souvent rien à donner en contrepartie pour le moment. Ce besoin amena quelques astu-

LE P. C. F. ET L'ELECTION PRESIDENTIELLE

UN événement d'une certaine importance vient de rompre la monotonie pré-électorale : le soutien communiste à la candidature Mitterrand. Ce n'est pas que je me fasse de quelconques illusions sur ce que M. Duverger appelle « la fin du schisme » de la gauche, ou sur le principe même des élections. Mais le parti communiste se prétend le parti de la classe ouvrière et de fait il y occupe, avec son appendice syndical la C.G.T., une position prépondérante. Dans la mesure où nous adoptons des positions de classe, nous nous devons d'expliquer un tel fait et d'en mesurer les conséquences lointaines pour le mouvement ouvrier.

Jusqu'à présent, l'action politique du P.C.F. a répondu à deux principes : implantation dans la classe ouvrière dont il prétend représenter les intérêts et défense de la position internationale de l'U.R.S.S. Mais ce que veut la nouvelle classe dirigeante russe, c'est, bien sûr, conserver son pouvoir. Pour cette raison, elle ne peut que craindre des mouvements révolutionnaires dans des pays occidentaux, dont l'exemple saperait les bases de son autorité à l'intérieur. A cela il faut ajouter le respect du statu-quo international, une des données essentielles de sa politique extérieure.

La dépendance du P.C.F. vis-à-vis de la politique soviétique explique en grande partie son orientation réformiste. Celle-ci cependant développe des tendances contradictoires. Réformisme signifie abandon du but final au profit du développement indéfini d'aménagements partiels : c'est-à-dire abandon du caractère de classe de l'organisation, de la lutte de classes et d'intégration de l'action dans le cadre des institutions bourgeoises.

Or cela ne lui est possible que si la bourgeoisie française l'accepte comme parti « national » : en d'autres termes si les intérêts de cette dernière coïncident, dans une certaine mesure, avec ceux de la bourgeoisie russe, à moins que le P.C. ne renonce à défendre ses intérêts tels qu'ils s'incarnent dans la politique étrangère de l'U.R.S.S. La coexistence qui règne entre les deux blocs estompe, certes, ces contradictions. Mais c'est aussi la concurrence que se livrent les nations occidentales, concurrence qui se manifeste particulièrement par la politique gaulliste dite « d'indépendance nationale » et de rapprochement avec l'Est, qui favorise leur résorption momentanée.

En fait, s'il ne s'agissait que de cela, nous verrions le P.C.F. présenter son candidat aux élections et faire obstacle à une union de la gauche en prétextant le refus des autres partis de discuter d'un programme

commun. Le triomphe de de Gaulle n'en serait que plus éclatant. Une telle attitude ne serait alors que le fruit d'une communauté passagère d'intérêts entre les deux Etats russe et français.

Le soutien apporté à Mitterrand procède par contre de la volonté systématique de s'intégrer définitivement dans la « vie politique française » et de rassurer la bourgeoisie tant sur son programme économique et social que sur ses rapports avec l'U.R.S.S.

Ce programme relève, certes, d'un travailisme encore assez démagogique pour susciter les inquiétudes de la bourgeoisie : semaine de 40 heures, nationalisation des monopoles et des banques d'affaires, etc. Mais cette démagogie n'est-elle pas la garantie, du moins pour le moment, de son influence dans le prolétariat ? Et on peut penser que procédant de reniement en reniement, comme il en a l'habitude, l'exercice du pouvoir serait à la mesure du respect qu'il témoigne pour les institutions dans sa lutte pour la « démocratie renouée » : il l'a d'ailleurs déjà prouvé en 1945.

Quant à la défense des intérêts de l'Etat soviétique, il montre, en soutenant un partisan du Marché commun et de l'Alliance atlantique contre un de leur adversaire en Occident, qu'il est prêt à tous les sacrifices. Georges Marchais ne déclarait-il pas, en 1963, au congrès de Gennevilliers : « Notre parti ne pose pas le retrait de la France du pacte atlantique et du Marché commun comme condition pour que socialistes et communistes aient une base d'action commune en faveur de la paix ».

On comprend ainsi l'attitude de la vieille garde traditionaliste du P.C.F., groupée autour de Jacques Duclos, qui exigeait un programme commun et un candidat communiste.

Les réticences de la S.F.I.O. s'expliquent elles aussi fort bien. Elle sait qu'avec l'évolution du P.C.F. son « avenir » est menacé. Le P.C.F., dont l'influence dans le prolétariat est supérieure à la sienne, pourra en effet jouer le rôle qu'il tint un moment en 1945-1947 et qu'auront tenu avant lui le parti radical (de la commune

au début de ce siècle), puis la S.F.I.O. : celui de cautionner auprès des masses laborieuses, au besoin en participant au gouvernement, la politique de la bourgeoisie.

Deux séries de conséquences en résultent. La lente évolution du P.C. vers le travailisme et le rejet au centre d'une S.F.I.O. dont l'influence dans le prolétariat n'a cessé de décliner depuis la guerre auront sans doute des conséquences graves sur le plan syndical : intégration accélérée des appareils, et en particulier de la C.G.T., réduits au rôle de courroie de transmission de la politique gouvernementale, et possibilité de fusion des appareils syndicaux (en particulier C.G.T. et F.O.).

Jusqu'à maintenant, en effet, la guerre froide et la soumission du P.C. et de la C.G.T. à la politique russe en étaient les obstacles insurmontables. Ce n'est que lors de brèves périodes (1936-1939 et 1945-1947), au cours desquelles les intérêts de la bourgeoisie française et de la bureaucratie soviétique coïncidaient face au fascisme et aux mouvements révolutionnaires de masse, que cela fut possible.

Certes, des oppositions de personnes peuvent jouer, mais ce sont paradoxalement les impérieux besoins du capitalisme qui peuvent mener à l'unité syndicale. Notre époque est en effet soumise à une concurrence exacerbée. Pour y faire face, pour « tenir son rang » et au besoin pour gagner de nouveaux marchés, le capitalisme doit investir pour diminuer les coûts de production et les prix. Cela la bourgeoisie veut l'obtenir principalement en augmentant les systèmes de production et en freinant l'augmentation des salaires (plan de stabilisation) ou en régularisant ses hausses par des accords de longue durée avec les syndicats. C'est dans le cadre de cette « politique des revenus » qu'il faut situer le problème de l'intégration syndicale.

Le rôle des syndicats serait alors double : conclure des contrats avec le patronat, mais aussi les faire respecter par le prolétariat, c'est-à-dire empêcher et briser les « grèves sauvages » (exemples américains et scandinaves).

Un syndicat unique et puissant pourrait, certes, avoir de plus grandes exigences face au patronat, mais il aurait du moins l'avantage, pour ce dernier, de pouvoir faire respecter les accords plus aisément. En particulier les minorités révolutionnaires y seraient en fait impuissantes.

Ainsi, sur le plan syndical, les besoins de la bourgeoisie pourraient être à plus long terme satisfaits par la nouvelle orientation du P.C. Inversement l'influence que ce dernier exerce, par l'intermédiaire de la C.G.T., sur la classe ouvrière, l'autorise à espérer une place politique grandissante allant jusqu'à la participation gouvernementale.

Cette évolution développe cependant des contradictions qui feront de son aboutissement logique tout à la fois un succès pour le P.C. et la manifestation de son déclin comme parti réformiste.

En effet, s'il est en mesure, dorénavant, de jouer un rôle important, dans le cadre des institutions bourgeoises, c'est à son influence dans le prolétariat qu'il le doit. Mais la voie de la collaboration de classe, ouvertement et régulièrement pratiquée, l'exercice du pouvoir, éventuellement, ne peuvent que l'amener à liquider le moindre caractère de classe, fût-il phraséologique, qui réside en lui.

Le P.C. prépare donc, tout à la fois, l'aménagement déjà entamé de ses positions dans le prolétariat et celui du mouvement ouvrier.

C'est aujourd'hui qu'il faut mobiliser, nous organiser en tant que minorité révolutionnaire, pour empêcher que demain le prolétariat, désarmé et sans espoir, ne soit brisé à nouveau par une mystification plusieurs fois décennale. Sans cesse, il nous faut recommencer le combat pour qu'il trouve en lui la conscience de ses intérêts et les moyens de lutte pour la révolution sociale.

Henri STERNER.

libertaires COULARDEAU

LA MONNAIE

LA MONNAIE COMME INSTRUMENT DE CONTROLE

ceux à faire profession de prêteurs. Sans l'épargne, l'économie serait vouée à la faillite, disent les personnes autorisées. Mais, encore une fois, demandons-nous si la monnaie est indispensable à toute vie économique, comme certains l'affirment, ou si, comme précédemment, elle n'est que l'instrument d'une certaine idéologie.

Raisonnement, il faut avouer qu'il serait plus utile de faire provision de biens consommables plutôt que de billets de banque qui, en cas de cataclysme, ne sont, que des bouts de papier que l'on ne possède même pas, puisqu'ils sont déposés en majorité dans les banques. L'intérêt de l'épargne doit être recherché ailleurs que dans une idée de sécurité.

Le pauvre n'épargne pas ! Seuls ont ce privilège ceux qui sont déjà nantis de tout ou du moins de ce qu'ils jugent être suffisant. Il est en effet difficile de manger plus qu'à sa faim. Mais il est parfaitement possible de posséder des sommes gigantesques aux comptes en banques. Autrement dit, l'épargne constituée avec la monnaie sert à différencier les gens, à les classer hiérarchiquement. Ou, plus exactement, la hiérarchie des revenus permet la hiérarchie sociale. L'épargne vise à récupérer le surplus d'argent donné dans le seul but de distinguer M. le président-directeur général du travailleur. Le rôle joué ainsi dans la société est différent, ce qui ne va pas sans créer une certaine émulation. Ceux d'en bas veulent monter, changer de rôle. L'esprit bourgeois moderne est créé. Car le bourgeois d'aujourd'hui n'est plus celui qui s'accroche à sa place, mais celui qui cherche à monter. Il devient le plus farouche défenseur de la hiérarchie. Sans elle il ne pourrait pas monter, monter...

excès, puisque certaines usines américaines détruisent immédiatement la production et que le gaspillage est à la base de la consommation moderne.

Logiquement, ce surplus devrait revenir à ceux qui n'ont rien ! MAIS ILS N'ONT PAS D'ARGENT POUR PAYER ! Aussi doivent-ils se contenter de regarder détruire ce dont ils ont le plus besoin ! Telle est la situation de notre monde moderne.

Bien entendu, l'hypocrisie de nos dirigeants bien-pensants n'a pas voulu que la situation ait l'air d'être ce qu'elle est. Pour ce faire, une multitude de bureaux et d'organismes furent et sont créés. Leur rôle consiste à donner de l'argent à ces « pauvres gens » avec lequel ils vont pouvoir acheter ce dont on ne sait que faire, retrouver son compte, puisque des tas de fonctionnaires sont grassement payés à ne rien faire, ou à faire un travail inutile, et que la concurrence de ces parents pauvres n'est pas à redouter pour demain. On appelle cela du néo-colonialisme et on le pratique indistinctement d'un côté et de l'autre du rideau de fer. Pour le partage de la galette il n'y a pas de philosophie qui compte (2) !

Nous sommes encore obligés de constater que sans la monnaie toute domination économique serait impossible, puisqu'il n'y aurait ni riche ni pauvre.

Je pense qu'il n'est pas besoin de s'étendre longuement sur l'aspect dictatorial du rôle joué ici par la monnaie. Mais cette dictature, loin de s'opérer dans les seuls pays pratiquant une telle politique, s'impose à beaucoup d'autres pays, et tout particulièrement à ceux dont le développement est encore faible.

Les pays sous-développés sont par excellence ceux où il y a beaucoup à faire, où la main-d'œuvre est généralement abondante, mais où le matériel et les techniciens nécessaires manquent. Par contre, les pays industrialisés possèdent matériel et techniciens en abondance, voire même en

simplement faire prendre conscience aux travailleurs de l'injustice émanant de la hiérarchie des salaires. Une fois la revendication considérée comme juste, les travailleurs se heurteront à la société et à l'Etat qui s'opposent à sa réalisation. Ainsi naissent des révolutionnaires.

Il faut néanmoins aborder le cas de l'U.R.S.S. qui essaya le système du salaire unique. Ce fut un échec, s'empresant de dire ceux à qui on en parle. Signaux à ces petits bourgeois nouveau modèle que nous n'en sommes pas étonnés. C'est le contraire qui nous eût surpris. Le salaire égal pour tous, cela correspond à la négation de la monnaie. Or la Russie soviétique n'a renoncé à aucun moment à un quelconque des rôles joués par le rouble. La manœuvre fut habile, car aujourd'hui la revendication a perdu de sa valeur à cause de quelques tricheurs bien décidés à ne pas abandonner le pouvoir ni à supprimer la nouvelle hiérarchie naissante.

Pour terminer sur une note plus optimiste, regardons vers l'avenir. Au loin il y a peut-être, il y a sûrement la Révolution. Soient prêts, dès qu'elle sera là, à supprimer ce fleau, à brûler et à détruire toutes les traces de la monnaie. Avant de prendre notre liberté, il faut briser les chaînes qui nous lient. L'argent lie le monde entier, qui pense pouvoir ne rien faire sans quelques billets de banque. Il y aura bien un jour où nous pourrions prouver le contraire.

Mon seul espoir immédiat est que ces quelques lignes permettent de rappeler les données d'un problème que nous avons tendance, depuis un certain temps, à sous-estimer, sinon à ignorer.

(1) Il ne faudrait confondre à aucun moment, dans cette étude sur la monnaie, et particulièrement de son rôle dans la société capitaliste, les sociétés capitalistes ou « communistes » (base de l'analyse) et la société libertaire que nous envisageons (qui me fournit les critères de jugement).

(2) La Chine communiste, si prude, entretient des relations commerciales avec l'Afrique du Sud.

CONCLUSION

L'INDE EN BREF...



« Sadhu »
Un Saint à Bénarès



Pakistanaï
Photo prise à Lahors

Le corps, ô moines, n'est point le soi, la sensation n'est point le soi, les constructions ne sont pas le soi, pas plus que la conscience n'est le soi... Considérant cela, ô moines, le disciple ne fait aucun cas du corps, ni de la sensation. En n'en faisant point cas il est impassible. Etant impassible il est libéré. Dans la libération vient à l'existence la connaissance: « Je suis libéré ! » Et alors il sait ceci : la naissance est détruite, la vie avec Brahma est vécue, ce qu'il y avait à faire a été fait, il n'est plus question de devenir ceci ou cela.

DU VINAYA-PITAKA :
la seconde affirmation.

« Les êtres, ô moines, sont responsables de leurs actes : ils ont des actions pour matrice, pour parents, et elles retombent sur eux... Il y a deux destinations possibles, soit l'enfer Niraya douloureux à l'extrême, soit la matrice d'une bête dont la marche n'est pas droite : serpent, scorpion, millepattes, mangouste, chat, souris, hibou ou tout autre animal qui prend une allure furtive en apercevant un humain... Pour ceux dont la distinction est droite, deux destinations sont possibles : soit celle des dieux, agréable à l'extrême, soit la surréaction dans une famille hautement située, de brahmanes, de nobles ou de grands et opulents chefs de maison... C'est ainsi que l'être provient de la surréaction de l'être, selon les actes passés.

(AUGUTTARA-NIKAYA).
BOUDDHA :
De l'enchaînement causal.

● L'INDE est devenue incontestablement une des vedettes de l'actualité. La lutte qu'elle mène contre le PAKISTAN à propos du CACHEMIRE, la plonge dans une situation économique critique.

Les récentes déclarations de M. Chou En-lai, chef du gouvernement chinois, montrent combien le conflit indo-pakistanaï déborde le cadre de la guerre de religions. L'INDE est géographiquement une forteresse stratégique où s'affrontent différents pôles d'attraction politique :

— LA CHINE, qui, par une propagande indirecte cherche à s'imposer au SIKKIM et au NEPAL, voit une possibilité de créer une nouvelle zone d'influence et le Pakistan est réceptif au pragmatisme de Pékin. Quant aux U.S.A., leur position est nuancée par leur politique d'aide aux pays sous-développés et par le conflit vietnamien.

Islamiste ou hindouiste, le CACHEMIRE n'a d'autre solution, que le libre choix de se définir lui-même. De toute façon, qu'il soit indien ou pakistanaï, qu'il prône le port du dhoti ou du turban, la condition humaine y restera inchangée. Il est vrai que d'après les statistiques, les quelques dizaines de milliers d'Hindous du CACHEMIRE ne représentent qu'un pourcentage infime par rapport à la masse des Musulmans. On se bat pour définir plus clairement les frontières, on se bat pour Vichnou ou Allah mais la lutte quotidienne du paysan restera la même. La faim n'a pas de frontière.

La complexité sociale s'inscrit dans le diabolisme du temps. Ni biologistes ni sociologues ne peuvent prétendre connaître l'Inde. Pour la comprendre, il faut y résider ou plutôt s'assimiler au milieu ambiant, en abandonnant l'idée du soi, pour étudier le caractère d'un autre soi, modelé par l'enseignement de légendes primitives et religieuses. Les apôtres des Dieux se sont présentés comme les intermédiaires entre l'homme et la divinité pour répandre ces idées.

La nature passive de l'Indien est la résultante d'une philosophie qu'on lui a inculquée et qu'il s'impose à lui-même, sans chercher à en approfondir les sources par l'analyse objective des valeurs qui sont la base de tous ses maux.

La spéculation sur les esprits et la domination spirituelle des masses se sont perpétuées jusqu'à nos jours avec autant de force et de violence qu'à leur éveil.

La morale elle-même s'est transformée avec l'esprit religieux pour s'incorporer définitivement dans l'éthique métaphysique de l'hindouisme.

Le conformisme et le respect du conformisme, sont des aspects parasitaires de la civilisation indienne, pourtant si brillante et séduisante en d'autres points.

De multiples scènes de la vie illustrent ce fait, telle l'histoire que contaient ce professeur de l'Alliance Française rencontré lors de notre passage à Bombay. Il fut choqué par l'activité peu séduisante de la femme d'un

de ses élèves (ingénieur dans une succursale du trust « Tata-Mercedes »), qui nettoyait régulièrement le sol de son appartement situé dans un quartier bourgeois avec des excréments de vache.

C'est un exemple banal du conformisme indien que l'on a tendance à attribuer uniquement aux couches sous-développées et sous alimentées, atteintes par le paupérisme. Du plus riche au plus pauvre, à quelques exceptions près, l'illogisme du mysticisme se perpétue au sein même de la société moderne. Celle-ci est en évolution dans certains centres mais elle reste embryonnaire en général.

Une barrière insaisissable se dresse entre les visées réalistes d'une minorité qui cherche à transformer le primitivisme dans lequel végète la civilisation indienne et « l'entrisme » permanent des doctrines religieuses irrationnelles dans la conjoncture sociale.

Pour s'épanouir plus librement, l'Inde doit se combattre elle-même. C'est une lutte quotidienne qu'elle doit mener : un travail de démythification continu est nécessaire pour permettre aux couches arriérées et à la génération nouvelle, d'avoir une évolution substantielle parallèlement à l'évolution spirituelle.

Pour supprimer l'abêtissement et le traumatisme religieux des masses, les dirigeants indiens ne peuvent rester dans la béatitude, ils doivent trouver des solutions propres au caractère des habitants et surtout éviter de tomber dans l'embrigadement des prétextes aux doctrines totalitaires...

LA GRANDE MIGRATION

En 1947, lorsque l'Inde et le Pakistan se constituèrent en Etats distincts, un immense mouvement d'exode se produisit.

Dès la proclamation de l'indépendance, des lignes frontalières furent hâtivement tracées. Les régions islamisées du nord et de l'est formèrent le Pakistan, 7 millions d'Hindous et de sikhs y vivaient. Plus de 4 millions de musulmans restaient en Inde.

Les Anglais n'eurent pas grand mal à exciter le fanatisme religieux et les querelles qui couvaient depuis longtemps explosèrent avec extrêmement de violence en provoquant des tueries sanguinaires. L'exode des populations commença. Un va-et-vient de 11 millions d'individus, tourmentés par la faim et la maladie s'échelonnait sur des centaines de kilomètres; ils laissaient derrière eux, leur passé, leurs habitudes et souvent leur famille. Encore maintenant, ceux qui vécurent cette période en parlent avec le frisson. Mais leur objectivité ne dépasse pas l'étroitesse de leur raison-

nement. Si de Buchenwald on revenait « antiboche », eux pour la plupart sont restés antimusulmans. Le rôle prépondérant qu'a joué l'Angleterre dans cette séparation de l'Empire Indien a été oublié. Seul subsiste, l'esprit revanchard et raciste (état d'esprit que l'on retrouve au Pakistan).

Pour s'en remettre, le gouvernement a joué avec les valeurs psychologiques en propagant le culte de l'indépendance.

La reconversion des individus s'accéléra avec l'allant patriotique et religieux de Vinoba, disciple de Gandhi qui parcourut 50 000 km à pied, en réclamant des terres et en prêchant la parole de la sagesse. Toute l'euphorie et le conditionnement étaient entretenus et on vit cette chose incroyable : un individu partant seul de son agram et ramener 12 millions d'hectares de terre cultivable qu'il offrit pour la répartition.

L'exemple de Vinoba a incontestablement surpris. Certains pays occidentaux, comme l'Angleterre, ont

cherché à se servir de ce procédé chez eux, mais la tentative était vouée d'avance à un échec. Demandez à un Dassault par exemple, de partager la moitié de ses biens avec les ouvriers qu'il emploie... C'est sans commentaire... Pourtant le Maharajah de Mysore a signé un certificat de donation en blanc à Vinoba en disant : « Le nombre d'hectares que tu indiqueras sera le mien à condition que tu n'empiètes pas sur les terres de mon voisin... »

LE CHOC DE BENARES

Du Pendjab au Kerala, nous sommes arrêtés dans toutes les grandes villes : New Delhi, Bombay, Madras sont de grands centres où s'agglutine une population massive. La modernisation des quartiers administratifs, l'élargissement des rues, le confort apparent qui semble s'installer, maquillent une réalité sauvage qui ne peut échapper.

Les faubourgs sont peuplés d'indigents, de mendiants, de sans-logis. A Bombay, des milliers et des milliers de personnes couchent sur les trottoirs.

La mendicité est passée dans les mœurs, au même titre que le larbinisme. Une foule de pauvres hères sillonne les rues; leur seule ressource, tendre la main — Backhich ! Backhich !

La directrice de « Hall India Radio » à New Delhi, nous expliquait qu'une famille de sept personnes se nourrissait quotidiennement en se partageant une poignée de riz. Par contre, nous avons été invités à Bombay dans l'Achram d'un Sadhu, épris de culture française, et si le repas des saints n'était pas spécialement choisi, la quantité y était.

A Pondichéry, les porteurs couchent dans la rue avec leur pousse-pousse.

Dans le Madhya Pradesh, il n'est pas rare aux périodes de mousson de trouver le cadavre d'un gueux, d'un « intouchable » flottant dans une eau boueuse ou gisant comme une bête au pied d'un arbre, avec pour derniers compagnons, les vautours rapaces se disputant sa carcasse.

A Badami, au sud de Bombay, dans un petit village, une pauvre vieille agonisait, tourmentée par la morsure d'un cobra. Le centre médical n'avait certainement pas été ravitaillé et les quelques cachets de quinine que nous lui avons donnés pour apaiser sa souffrance n'ont pu la soulager que momentanément. La scène était terrible et je dois l'avouer, nous sommes repartis persuadés qu'elle allait succomber après quelques convulsions. Mais le paradoxe atteint son apogée à Bénarès...

Lépreux et drogués se confondent au milieu de bourgeois et de riches propriétaires fanatisés par les eaux sacrées du Gange. A Bénarès toutes les horreurs sont permises. Des vieilles femmes en guenilles vous tendent une main rongée par la lèpre pour réclamer du « Backhich ». Dans les ruelles étroites et puantes qui longent le Gange, des trafiquants de toutes sortes ont installé leur commerce.

Voici le Brahmane « marron » qui pour quelques roupies, vous adresse un billet de recommandation pour Siva ou Vichnou.

Ici, c'est la fumerie d'opium où avec quelques bouffées de marghillé, un étrange bien-être vous transporte dans l'eau-déjà et vous fait découvrir le dépassement de soi et la méditation. Là, un sage, allongé grassement, complètement nu, se masturbe sous les yeux de tous. On lui apporte à manger. Il ne se déplace même pas pour assouvir ses besoins. Tel un enfant, ses disciples l'essuient. En revanche il leur enseigne la sagesse qu'il a acquise par l'ascétisme et la méditation.

C'est un spectacle ahurissant, impensable au XX^e siècle. Sur les bords du Gange, nous avons vu des dogues se disputer le cadavre d'un enfant qui avait été jeté dans le fleuve. Un peu plus loin, des femmes indifférentes prenaient leur bain et leurs saris détrempés, laissaient découvrir les charmes de leurs formes.

Toujours le long du fleuve, les Ghats, lieux saints où l'on brûle les cadavres sont animés par une foule excitée et curieuse. Le cadavre est allongé sur une bûche (ou sur des bûches suivant la richesse de la famille), recouvert d'un voile, copieusement arrosé de poudre multicolore. Il est déposé sur le charnier. Le voile brûle tout de suite et le corps sous l'effet de la chaleur, se tord comme un serpent autour d'un branche. Petit à petit il

se consume en dégageant une fumée malodorante... Les cendres seront jetées en grande cérémonie dans les eaux sacrées, le vent les dispersera. Siva les récupérera... Tous les ghats en Inde se ressemblent, mais ceux de Bénarès se distinguent par l'ampleur de leur commerce.

Malgré ce ramassis inconditionnel de crasse, l'ivresse collective de la ville sainte se répercute sur les plus insensibles. L'orgueil est oublié, l'abandon physique et moral est compensé par l'espoir de se voir miraculé.

Et la roue tourne, tourne et tournera encore longtemps à moins qu'un phénomène social ne vienne perturber le pacte tacite que l'homme entretient avec la divinité.

L'INDE ET LES CASTES

Les défenseurs inconditionnels du système des castes, tendent à faire le rapprochement avec les classes sociales en Occident. Ce n'est pas absolument exact. En Europe, ce sont les possibilités pécuniaires qui déterminent et différencient les individus. Si les classes deviennent de plus en plus indistinctes et par conséquent multiples, les valeurs réelles qui peuvent les dissocier sont d'ordre monétaire.

En Inde, il n'est pas nécessaire d'être un riche propriétaire ou un digne notable pour « gravir l'échelle sociale ». Tout dépend de la façon dont on est né. Les castes, disent les Indiens, ne peuvent que refléter la répartition naturelle des hommes en quatre catégories : les prêtres, les guerriers, les marchands et les artisans. Elles-mêmes divisées en sous-catégories.

On est solidaire les uns des autres à l'intérieur d'une même secte et les mariages s'effectuent en tenant compte de la répartition. Le gouvernement a supprimé légalement les castes. Il a proclamé la libération des intouchables, la possibilité de se marier entre gens d'origines différentes, mais ses efforts sont vains.

Les intouchables naissent et restent intouchables. Il n'y a que depuis peu de temps qu'ils peuvent utiliser les puits des villages. Mais pratiquement un sans-caste n'a aucun droit de cité. Nous avons vu à Bhubaneswar, un

intouchable se faire chasser d'un « café ». Il avait soif. Le patron lui a versé de l'eau dans le creux de la main sur le pas de la porte et il l'a bue comme peuvent boire les chiens.

L'accès des locaux publics leur est juridiquement reconnu mais interdit par l'opinion publique.

Dans un village reculé du nord de Sanchi, nous nous sommes adressés au patriarche pour acheter des œufs. « Quel est votre prophète et quelle est votre caste nous a-t-il demandé. » Nous n'avons pas de prophète et nous n'avons pas de castes. Le patriarche s'est détourné. Les œufs, c'est un indigène, une « cloche » quoi, qui nous les a donnés.

Autant de travaux, autant de castes et de sous-castes. Un Dhoibis par exemple, celui qui lave le linge, n'acceptera jamais de faire le cuisinier ou de balayer le sol. Le cuisinier ne touchera pas à la vaisselle et le balayeur ne rincerà pas les toilettes.

Il n'est pas rare de rencontrer dans une famille bourgeoise, au revenu pourtant modeste, 10 ou 12 serviteurs.

Chaque individu est prédestiné dans le travail comme dans la vie. A quel bon changer sa condition !

Dans certaines villes, des essais de mélanges ont été essayés. Brahmanes et intouchables vivent côte à côte, sans heurts apparents, pour le moment du moins.

BIRTH CONTROL

Au recensement de 1961 une progression de 80 millions d'individus par rapport à celui de 1951 a été enregistrée. Les statistiques précisent qu'il y a chaque jour 22 000 Indiens de plus que la veille, soit 8 millions à l'année. Au total quatre cent trente-huit millions d'habitants. L'accroissement de la population a évolué pendant ces dernières années à raison de 21,5 %. Le gouvernement, poussé par les planificateurs, multiplie dans les villes et les campagnes les centres de « family planning » ou de « Birth control ». Un budget important est consacré à la lutte contre la natalité.

La stérilisation est fortement encouragée. C'est un exemple presque unique au monde et dans certaines régions, comme le Kérala, une grande campagne de propagande est ouverte et des primes sont offertes aux « volontaires ».

Officieusement 1 200 000 personnes, hommes et femmes, auraient été opérées depuis 1958.

Le mouvement pour le « family planning », malgré les affiches et les films qui en répandent l'idée, n'a pas l'ampleur qu'il devrait avoir. Quant au Birth Control, il n'est pour ainsi dire pas connu, pratiqué seulement dans les couches supérieures et combattu dans les villages des campagnes par les représentants de la religion.

Le gouvernement a pris des mesures énergiques en multipliant les produits anticonceptionnels, en légalisant l'avortement et en employant un système de taxe pour les familles de plus de 4 enfants. Un ministère a été créé pour le contrôle de la population. Une tâche écrasante reste à réaliser. Elle ne doit pas sombrer devant l'apathie générale. A savoir maintenant, si la politique « de compréhension fraternelle » du Vatican envers les religions annexes, n'ira pas à l'encontre, une fois de plus, de l'émancipation sexuelle des individus et du développement des méthodes de la limitation des naissances.

LA VACHE OU L'ÉPI DE BLE

Plus le pays est sous-développé, plus la répercussion des phénomènes sociaux est disproportionnée à son importance. Ainsi la période électorale donne lieu à des manifestations de grande envergure. Orateurs et tribuns interpellent les foules sur les places publiques. Chacun tire la ficelle de son côté.

La constitution indienne prévoit un parlement central (le Lok Sabha) qui siège à New Delhi et des assemblées d'Etat. Le parti du Congrès, dont le symbole est la vache, est nettement majoritaire. Au Lok Sabha, en 1962, il obtint près de 75 % des sièges, soit 356 contre 29 pour le parti communiste, 12 pour le parti socialiste Praja, 22 pour le Swatandra et 14 pour le

Jan Sangh. 56 sièges ont été obtenus par des candidats indépendants.

Aux assemblées d'Etat la majorité du Congrès est encore plus sensible. Malgré sa popularité, il est en divorce avec la génération étudiante montante. Ses cadres sont vieux et trop tournés vers le passé. Ils parlent très facilement de la lutte pour l'indépendance, mais ils froient les problèmes actuels sans les résoudre. C'est du moins ce que lui reprochent ses adversaires.

La Swatandra représente la droite traditionnelle. C'est le parti de l'Inde hindoue, ses chefs sont religieux. Il juge de très haut ses adversaires et les accuse de manger de la viande de vache. Il n'a pas encore employé



le mot « cannibalisme » pour cataloguer le parti communiste dont le symbole est la faucille et l'épi de blé.

Voici un extrait de l'édition du journal qu'il diffusait en 1962 pour sa propagande électorale : « Nos chefs imbéciles ont choisi d'être laïcs pour obtenir les faveurs des gouvernements étrangers, etc. »

Le parti socialiste tout comme la S.F.I.O. n'a de socialiste que le nom. Sa politique est de droite, l'audience qu'il a auprès du peuple est pratiquement nulle.

Le congrès doit tenir compte pourtant du parti communiste car il est le seul actuellement à maintenir l'opposition. Il a pour fief le Kérala, Etat du sud de l'Inde, le long de la côte malabare.

Les 17 millions d'habitants de cet Etat, sont formés de groupes ethniques et religieux très différents. Aux nombreuses couches humaines, viennent s'ajouter des éléments venus par mer et de l'ouest : des musulmans et des chrétiens. On compte aujourd'hui 3 millions de musulmans et 4 millions de chrétiens. Communistes et chrétiens font trembler, ensemble, l'édifice traditionnel hindou et il n'est pas rare qu'un indigène vous confie : je suis chrétien et communiste.

Le parti est arrivé au pouvoir en 1957 en recueillant 40 % des suffrages et soixante sièges sur cent vingt à l'assemblée provinciale. Il eut le tort en 1959 de vouloir nationaliser les écoles religieuses. Un mouvement

de protestation s'ensuivit dans toute l'Inde et le gouvernement en profita pour appliquer la constitution. Il proclama la dissolution du gouvernement provincial et les élections qui suivirent donnèrent encore plus de voix aux communistes. Une machination gouvernementale leur barra la route du pouvoir. Il n'en est pas moins vrai que le Kérala reste la forteresse du communisme en Inde.

Malgré tout, le niveau de vie des individus est aussi bas dans cette région que partout ailleurs en Inde. Le problème pour un parti qu'il soit de gauche ou de droite, qui cherche à satisfaire les bonnes grâces de la population, est de créer un climat psychologique favorable à sa propagande ; le parti communiste n'a pas hésité à s'associer aux chrétiens, à promettre aux musulmans et à ménager les hindous. Mais le rôle des parlementaires reste le même. A Trivandrum, capitale du Kérala, le gouvernement d'Etat a fait construire une immense université moderne que l'on montre en exemple aux européens. Si cette université à l'architecture futuriste est le témoignage du dynamisme du système, comment expliquer la condition humaine et les milliers de chômeurs qui crévent de faim à côté ?

Qu'ils soient de droite ou communistes, les gouvernements indiens créent systématiquement de nouvelles classes sociales : celle des futurs intellectuels et celle des analphabètes. Ajoutez à tout cela le régime des castes !

CONCLUSION

Un changement de perspectives commence à poindre et la science sape chaque jour le monde des apparences et rapproche l'Inde de la réalité. Les fondements jusqu'ici admis sont attaqués de toutes parts et ils nous font découvrir des aspects situés au-delà des limites de notre entendement, mais perceptibles au moyen de facultés dont nous avons jusqu'ici méconnu une utilisation.

L'ignorance et l'illusion sont attaquées de toutes parts par la biologie, la physique, la sociologie, les mathématiques et la psychologie analytique.

Faut-il penser que les données morales et religieuses de l'Inde mystique vont disparaître ? Je ne pense pas. Il est impossible de vivre à l'heure actuelle sans conception structurelle définie mais ce n'est certes pas le matérialisme qui est susceptible de remplacer celle affaiblie par le temps. La science sur laquelle se sont jusqu'à présent appuyés les matérialistes, nous démontre qu'elle est détachée de la plus fondamentale erreur en donnant lieu à une autre croyance : celle des réalités tangibles.

Il serait inhumain d'imposer aux Indiens une structure étatique marxiste-léniniste. Ce serait les plonger dans la pire dictature, comparable à celle de la Chine. Mais il est aussi inhumain de laisser les individus assujettis aux croyances et au mysticisme entretenus par le capitalisme, dans des conditions moyenâgeuses impensables.

S'il nous est possible extérieurement, d'envisager les données du problème, nous ne pouvons pas les résoudre dans leur essence. C'est la génération indienne qui devra trouver une solution au dilemme. Nous sommes (occidentaux), imprégnés de la morale chrétienne. L'éthique hindoue reste imperméable à notre compréhension.

Nous autres, nous avons acquis nos idées révolutionnaires dans un certain contexte et leur efficacité est démographiquement applicable dans la conjonction sociale qui les a fait naître. Que les mieux éclairés les prennent en exemple, soit, mais ils doivent créer de nouvelles méthodes, propres à leur civilisation, avec pour perspective première, la libération morale humaine.

Marcel ROTOT.

BREJNEV, MAO, and CIA (1)

Société à capital humain illimité

« Le bridge est un jeu de société très prisé dans les hautes sphères. On peut y jouer à trois, mais alors il faut ajouter un mort... Pourquoi pas vous ? »

Le masque rouge

LES années, sinon les mois qui viennent, risquent d'être fertiles en surprises pour ceux qui, pro-russes ou pro-chinois, ont cru récemment qu'un Etat national pouvait incarner les intérêts réels du prolétariat.

Du temps où la scène politique était dominée par l'antagonisme de deux blocs, en lutte pour étendre leur zone d'influence, on pouvait penser, avec quelque naïveté, que le conflit se situait au niveau de deux idéologies irréductibles. Pour notre part, nous prétendions déjà qu'une opposition entre Etats ne pouvait être de nature idéologique, mais que la guerre « froide » n'était que la couverture « morale » derrière laquelle deux impérialismes économiques se livraient une lutte acharnée. Certes, les systèmes économiques de l'Est et de l'Ouest n'ont pas la même forme, ne sont pas directement superposables, mais leur nature est la même. Pour résorber leurs contradictions internes, pour maintenir une expansion dont l'arrêt signifie la mort par asphyxie, ils sont obligés, l'un comme l'autre, de dominer une partie du globe.

Après des conflits qui ont provoqué la mort de milliers d'hommes, un équilibre avait enfin été trouvé. Chacun des deux blocs dominant un marché suffisamment vaste, le maintien du statu quo devenait momentanément souhaitable. La théorie de la coexistence pacifique devenait l'expression idéologique d'une situation économique où la compétition n'était plus « sauvage », mais réglementée.

Le rapprochement Khrouchchev-Kennedy, précipité d'ailleurs par les informations que les services spéciaux ramenaient d'Amérique latine et de Chine, commençait à ouvrir les yeux à certains marxistes « révolutionnaires ». L'entrée en scène spectaculaire d'un troisième bloc, qui attaque indifféremment les deux autres, les a ramené sur nos positions vis-à-vis de l'U.R.S.S. alors que hier encore, ils tiraient nos conclusions de « dénigractions de petits bourgeois-anarchistes qui font objectivement le jeu de la réaction ».

Malheureusement, il est dans la nature de ces « révolutionnaires » d'avoir toujours une conclusion de retard sur nous.

Le troisième partenaire

PENDANT quelque temps, le nec plus ultra de la mode révolutionnaire va consister à se dire pro-chinois et à traiter ceux qui critiqueront Pékin, de réactionnaires à la solde de Moscou ou de New-York. Cela jusqu'à ce que l'évolution de la conjoncture internationale vienne de nouveau mettre en évidence le caractère réel de cette nouvelle Mequie des « révolutionnaires » marxistes. Car pour nous, il ne fait aucun doute que la Chine, de par sa structure étatique, est un nouvel impérialisme qui, dès aujourd'hui, est à la recherche d'un marché pour y prélever ce dont elle a besoin et y investir ses surpluses.

Bien sûr, là encore le nouvel impérialisme n'est pas directement superposable aux deux autres, il possède ses caractéristiques propres, une façon particulière de résoudre les problèmes de détail mais sa nature profonde est la même.

Un équilibre difficilement établi va se trouver rompu, la guerre « froide » va reprendre, avec ses inévitables points chauds qui colporteront la vie à des milliers d'hommes. Aujourd'hui, l'U.R.S.S. et les U.S.A. se demandent aux dépens de qui la Chine va conquérir ses marchés, et s'ils se surveillent toujours du coin de l'œil, ils ne sont plus occupés à consolider leurs positions respectives, mais à essayer de contenir et d'abattre l'impérialisme chinois. Le conflit indo-pakistanaï est une illustration par l'image (et par le sang) des lignes de force qui vont dorénavant sous-tendre la politique internationale.

Le conflit Indo-Pakistanaï

Le Cachemire, s'il était effectivement une source de difficultés pour les deux pays, ne justifierait quand même pas le risque d'un anéantissement économique qu'entraîne la guerre. Il faut donc chercher les causes du conflit ailleurs que dans une prétendue volonté du Pakistan de « libérer » un peuple asservi ; cela, tout comme la position de la Chine en faveur de l'autodétermination des peuples (voir le Tibet) ne relève que d'une démagogie politique qui cache bien autre chose.

Le temps joue contre le Pakistan. L'Inde renferme des possibilités de développement bien supérieures aux siennes et il ne saurait attendre passivement le jour de la répartition du rapport de forces entre les deux pays l'amènera à n'être qu'un vassal économique de son voisin. Il est donc logique que dès aujourd'hui il cherche à contracter des alliances avec ceux qui, comme lui, ont intérêt à trouver une Inde faible en face d'eux. Or, des grandes puissances, seule la Chine partage ces préoccupations, car elle a déjà vu dans l'Inde un immense marché à exploiter. Il s'est donc produit ces dernières années un rapprochement sino-pakistanaï, qui n'était pas pour plaire aux deux grandes puissances en place.

Les U.S.A. ont vainement essayé depuis quelque temps de renverser le gouvernement d'Ayoub Khan, responsable de cette politique. Il ne serait donc pas du tout étonnant qu'ils aient poussé l'Inde à déclencher le conflit avec l'assurance que la Russie, également intéressée à isoler la Chine, n'interviendrait pas. L'opération présentait des avantages multiples pour les deux Grands.

D'abord, un plausible renversement d'Ayoub Khan, en cas de défaite du Pakistan.

Ensuite, une emprise économique plus forte sur les deux pays qui, épuisés économiquement, auront besoin de l'aide des deux blocs, ainsi qu'un rapprochement avec l'Inde, auparavant non engagée, qui aura pu mesurer le « péril » chinois.

Enfin, à l'heure où les Américains s'engagent à fond au Vietnam, la polarisation de l'opinion publique sur un autre point est intéressante et pour les U.S.A. et pour l'U.R.S.S. qui, si elle est obligée de prendre verbalement la défense du Vietnam, n'en approuve pas moins les coups qui sont portés à la Chine.

Les victimes de ces savants jeux d'échecs, ce sont encore des milliers d'hommes qui tombent sans savoir pourquoi.

Mourir à genoux ou tenter sa chance en combattant

MEME si nous n'aboutissons pas à un affrontement généralisé, même si le problème chinois est réglé, il restera par une division tripartite du globe, soit par l'anéantissement de la Chine, les

perspectives réjouissantes ne manquent pas pour l'avenir. Car demain ce seront peut-être l'Afrique ou bien l'Amérique Latine qui contestent aux puissances régnautes leur monopole international.

Cela pour ce qui concerne les conflits entre blocs, mais à l'intérieur même de ces blocs, et à une autre échelle, la guerre couve et les batailles ne font pas défaut. Après la Hongrie, l'Algérie, Cuba, Chypre et bien d'autres, nous avons Saint-Dominique, la Colombie, la Bolivie, etc. A un autre niveau encore, la guerre de classes peut être moins spectaculaire, n'en fait pas moins de ravages. Une statistique portant sur le nombre moyen de morts et de mutilés quotidiens du travail serait éloquent à ce sujet. Sans même entrer dans l'aspect psychologique du problème, qui montrerait comment le capitalisme empêche la vie de se manifester au profit survie factice et quassiment minérale ; sans parler non plus de l'exigence fondamentale de justice sociale, il est une réalité qu'on ne peut nier car elle apparaît avec une évidence criante : le capitalisme porte en lui, indissociablement liée, la guerre sous toutes ses formes.

Cela est tellement inhérent au système lui-même, qu'il n'y a qu'une seule et unique solution : détruire le système pour échapper à la guerre permanente et à la condamnation à mort qui pèse SUR CHACUN D'ENTRE NOUS. Le raisonnement ne peut rien contre une mécanique, il faut la détruire, et ce n'est que par une lutte à mort que nous y parviendrons. Les implications sont telles qu'elles rendent impossible la prise de conscience universelle qui pourrait changer sans heurts le système.

Aujourd'hui, la violence révolutionnaire est plus que jamais justifiée face à un ennemi qui, par la force des choses, assasinerait tant qu'il demeurerait sur pieds. Il reste aux militants à s'improviser de cette évidence, à la propager face à l'humanisme bourgeois, à créer des situations révolutionnaires par une propagande conséquente d'abord, par des faits révolutionnaires ensuite qui, seuls, peuvent toucher réellement la masse, et à coordonner ces foyers révolutionnaires.

CONTRE TOUTES LES UTOPIES, SI TU VEUX LA PAIX, PREPARE LA REVOLUTION.

Tony TOM.

(1) Central Intelligence Agency.

RÉFLEXIONS SUR UN CONCILE

L E n° 108 du « Monde Libertaire » de janvier 1965 relatait sous le titre « Tempête sur un Concile » l'incident par lequel s'était terminée la troisième session du concile Vatican II. La tempête, elle, n'était pas calmée et de profonds remous n'ont cessé d'agiter les milieux catholiques aussi bien laïques qu'ecclésiastiques. Il ne semble pas, d'ailleurs, que cette tempête soit sur le point de s'éteindre ; elle pourrait, bien au contraire, redoubler d'intensité pendant et après la quatrième session.

L'incident rappelé ci-dessus concernait « la liberté religieuse », sujet qui, à l'époque, ne fut pas mis en discussion bien qu'une énorme majorité de participants en eût manifesté le désir. Il doit en être à nouveau question au cours de la quatrième session et, en raison des positions déjà connues, il est probable que la discussion sera, pour le moins, animée. En effet, le 28-XI-64 déjà, le pasteur Richard pouvait écrire dans « Réforme » : « Je songe à ces prêtres évêques me disant à Rome que si la déclaration sur la liberté était édulcorée, ils ne pourraient plus se soumettre. »

C'était, en termes à peine voilés, déclarer que l'ombre d'un schisme planait sur le concile.

De son côté, mais pour des raisons inverses, Mgr Pailler, archevêque coadjuteur de Rouen, déclarait devant le congrès de l'A.C.I. (Action Catholique des Milieux Indépendants) : « Je pense ne pas être pessimiste en disant que l'on peut craindre un schisme pour la fin de cette année et après la promulgation des textes sur la liberté religieuse et sur le schéma 13 qui traite l'Eglise devant le monde moderne. » Il confirmait sa pensée devant le micro d'Europe n° 1 : « Les lettres que nous recevons témoignent d'un refus d'obéissance et d'une fidélité à une certaine Eglise qui donne le ton de ce que pourrait être la préparation d'un schisme. » Il est clair que dans ce second cas les indices ne sont plus les mêmes.

D'ailleurs, dans « L'Intraire » du juillet-août 1965, Mgr Marcel Lefebvre condamne « l'inconcevable schéma de la liberté religieuse » et déclare que les objectifs désirés par les novateurs servent exactement les thèses soutenues par les protestants et les communistes. Le R.P. Daniélou dans « La France Catholique » des 14 et 21 mai 1965 souligne que « pour beaucoup d'esprits, liberté religieuse signifie précisément que les différentes doctrines sont considérées comme également valables », mais précise que cette idée est erronée en indiquant que le texte proposé au concile ne dit nulle part « liberté religieuse signifie que tout homme est

libre de suivre les opinions qui lui plaisent ».

Ainsi, cette analyse, pour sommaire qu'elle soit, permet déjà de dégager trois positions :

— les uns entendent que la liberté religieuse soit acquise ;

— d'autres s'y opposent formellement ;

— (Les tenants de ces deux positions menacent d'ailleurs de quitter l'Eglise si leur thèse ne prévaut pas.)

— enfin, la position du Jésuite Daniélou expliquant que la liberté envisagée n'est pas vraiment la liberté.

En outre, l'abbé Deschamps explique dans « Le Monde et la Vie » de septembre 1965 qu'en tout état de cause « Nous ne devons pas nous inquiéter des majorités qui se dégagent des votes « puisque » c'est le Souverain Pontife, Chef Suprême de l'Eglise qui, en dernier ressort, peut modifier un tel avis ou même n'en pas tenir compte. »

D'ailleurs, Paul VI ne s'était pas privé d'user de cette prérogative à l'occasion des débats de la 3^e session sur la collégialité dont le contenu fut réduit à néant par une « note explicative » (cité dans le n° 96 de « La Pensée Catholique ») ajoutée à la constitution conciliaire « De l'Eglise » sur l'ordre du pape lui-même, laquelle note « renfermait » simplement ceci : « Le Souverain Pontife, en tant que Pasteur Suprême de l'Eglise peut exercer, en tous temps et à son gré, son pouvoir comme cela est requis par sa charge même. »

Cette intervention ne fut pas, on s'en doute unanimement appréciée et « Témoignage Chrétien » du 26 novembre 1964 évoquait la « déception générale » des évêques se regroupant dans les bas-côtés de Saint-Pierre pour trouver quelque issue.

Alors, à quel bon toute cette agitation, ces remous, ces prises de position spectaculaires, puisqu'en tout état de cause le dernier mot appartient au pape seul ? Ils ont certainement quelque importance, suffisamment en tout cas pour inquiéter Paul VI lui-même, à tel point que celui-ci a tenté de les minimiser : « Il ne faut pas trop attacher d'importance aux re-

mous passagers, aux répercussions extérieures qui ne sont que l'aspect phénoménal du Concile. »

En réalité, ces tiraillements représentent, au sein de l'Eglise, deux tendances diamétralement opposées : les traditionalistes ou intégristes et les progressistes ou modernistes.

Les premiers ne peuvent admettre que l'évolution de la pensée s'apaise les fondements traditionnels de l'Eglise et tiennent à lui conserver ses structures hiérarchisées et ses structures médievales. Ils dénoncent les déviations « ouvriéristes », « le rapprochement avec le marxisme », « le schéma 13 », « le schéma 12 », « le schéma 11 » dans « La Nation Française » du 19 mai 1965 s'en prend à l'A.C.O. (Action Catholique Ouvrière) : « Si l'Action Catholique ne doit être chez les ouvriers qu'un supersyndicalisme, elle n'a plus aucun sens. » Michel de Saint-Pierre évoque une manœuvre politique s'élaborant à l'ombre de nos églises par « l'Anti-France » (« Le Monde et la Vie » de septembre 1965). Les traditionalistes sont évidemment opposés à toute assimilation de l'Eglise au monde moderne mais peuvent néanmoins, s'ils sont intelligents, apercevoir le fossé qu'ils ne veulent pas combler : ce qui anime par exemple Jean Guilton à se poser cette question dans « Le Figaro » du 28 juin 1965 : « Or, si les fidèles cèdent au doute sur la vérité, si leur certitude décroît, si la foi diminue, à quel bon y gagner l'univers ? »

Les progressistes choisissent l'option contraire et pensent que pour que l'Eglise conserve son influence, c'est elle qui doit s'adapter au monde. Aussi, ne ménagent-ils pas leurs critiques ; par exemple l'A.C.O. ose s'attaquer à la hiérarchie en proclamant que « les structures de l'épiscopat ont besoin d'être rodées ». Le Cardinal Suensens, cité par « La Croix » du 6 avril 1965, déclare : « Au Concile, les 2 800 évêques ont représenté le peuple fidèle et c'est le peuple fidèle qui leur a dicté les 9 000 suggestions proposées. » Le Père Chenu déclarait aux journées d'études sur l'information religieuse les 8 et 9 mai 1965 « les faits sont ressentis par les masses et la hiérarchie, en les écartant, connaît ce que l'Esprit révèle aux hommes du monde moderne ».

On conçoit, évidemment, que de telles idées ne soient pas partagées par les tenants de la tradition qui estiment que tout pouvoir vient d'En Haut.

Certains progressistes ne craignent pas

même de remettre en cause des principes sacrés, tel l'évêque de Guernsey, Monseigneur Mendez Arceo, qui déclarait le 9 avril 1965 : « L'Eglise a changé parce qu'elle devait changer. Elle secoue enfin son ancien orgueil. Elle a compris qu'elle n'est pas l'unique dépositaire de la vérité. »

Evidemment, de part et d'autre les attaques fusent et les propos sont souvent dénués de courtoisie.

Par exemple, H. Pesquet écrivait dans « Le Monde » des 4 et 5 juillet 1965 : « De larges secteurs de l'Eglise n'ont pas la culture et la spiritualité nécessaires pour s'adapter. C'est un des obstacles majeurs rencontrés par Vatican II. » Il y a donc plus savoureuse est la citation suivante puisqu'elle émane d'un ecclésiastique, l'abbé Deschamps, et concerne un autre ecclésiastique, l'abbé Laurentin, qui « commente volontiers et sans discernement tout ce qu'on lui présente ».

Bien d'autres éléments seraient à citer, par exemple les échanges de propos dénués de charité chrétienne entre « Témoignage Chrétien » et « La Vie Catholique », mais ce journal n'y suffirait pas.

Nous ne pouvons que considérer avec satisfaction les dissentiments internes qui ravagent actuellement cette Eglise qui était encore « dixité parfaite » en janvier 1964 (« Le Monde », 10 janvier 1964) mais qui aujourd'hui sa sérénité divine.

Car nous n'oublions pas que, progressiste ou intégriste, elle a toujours pour but, outre ses préoccupations plus terre à terre et son rêve d'hégémonie mondiale, la propagation d'une croyance nuisible au développement de l'esprit et de l'intelligence de l'humanité.

Et même si certains aujourd'hui ont tendance à oublier ce qu'en disait l'un de leurs maîtres à penser, nous ne cessons, nous, de proclamer, reprenant ses paroles à notre compte, que « la Religion est l'opium des peuples ».

Robert PANNIER.

« France-Soir » du 22 septembre nous apprend que le concile décide, à la majorité de 1977 voix contre 224, de prendre comme base de discussion le texte qui lui était proposé sur la liberté religieuse. Toutefois, cela ne change rien à la situation, car l'irréductibilité de l'opposition nous promet, dans les semaines à venir, le spectacle de jolies empoignées.

R. P.

BAKOUNINE ET LE MATERIALISME

NOUS entendons par science rationnelle celle qui, s'étant délivrée de tous les fantômes de la métaphysique et de la religion, se distingue des sciences purement expérimentales et critiques d'abord en ce qu'elle ne restreint pas ses investigations à tel ou tel objet déterminé, mais s'efforce d'embrasser l'univers tout entier, en tant que connu, car elle n'a rien à faire avec l'inconnu; et ensuite en ce qu'elle ne se sert pas, comme les sciences ci-dessus mentionnées, exclusivement et seulement de la méthode analytique, mais se permet aussi de recourir à la synthèse, procédant assez souvent par analogie et par déduction, tout en ayant soin de ne jamais prêter à ces synthèses qu'une valeur hypothétique, jusqu'à ce qu'elles n'aient été entièrement confirmées par la plus sévère analyse expérimentale et critique.

La Philosophie rationnelle

Les hypothèses de la science rationnelle se différencient de celles de la métaphysique en ce que cette dernière, déduisant ses siennes comme des conséquences logiques d'un système absolu, prétend forcer la nature à les accepter; tandis que les hypothèses de la science rationnelle, issues non d'un système transcendant, mais d'une synthèse qui n'est jamais elle-même que le résumé ou l'expression générale d'une quantité de faits démontrés par l'expérience, ne peuvent jamais avoir ce caractère impératif et obligatoire, étant au contraire toujours présentées de manière à ce qu'on puisse les retirer aussitôt qu'elles se trouvent démentées par de nouvelles expériences.

La philosophie rationnelle ou science universelle ne procède pas aristocratiquement, ni autoritairement comme feu dame métaphysique. Celle-ci s'organise toujours de haut en bas, par voie de déduction et de synthèse, prétendant bien reconnaître aussi l'autonomie et la liberté des sciences particulières, mais dans le fait elle les génère horriblement, jusqu'au point de leur imposer des lois et même des faits qu'il était souvent impossible de retrouver dans la nature, et de les empêcher de se livrer à des expériences dont les résultats auraient pu réduire toutes ses spéculations au néant. La métaphysique comme on voit, agissait selon la méthode des Etats centralisés.

La philosophie rationnelle au contraire est une science toute démocratique. Elle s'organise de bas en haut librement, et a pour fondement unique l'expérience. Rien de ce qui n'a été réellement analysé et confirmé par l'expérience, par la plus sévère critique ne peut être par elle accepté. Par conséquent Dieu, l'Infini, l'Absolu, tous ces objets tant aimés de la métaphysique, sont absolument éliminés de son sein. Elle s'en détourne avec indifférence, les regardant comme autant de mirages et de fantômes. Mais comme les mirages et les fantômes sont une partie essentielle du développement de l'esprit humain, puisque l'homme n'arrive ordinairement à la connaissance de la vérité simple qu'après avoir imaginé, épuisé toutes les illusions possibles, et comme le développement de l'esprit humain est un objet de la science, la philosophie rationnelle leur assigne leur vraie place, ne s'en occupant qu'au

Ces CLASSIQUES de l'ANARCHIE ont été extraits de :

Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme de Michel BAKOUNINE

Livre épuisé que la librairie Publico et les Editions de Delphes publieront prochainement. Nous sommes sûrs que militants et sympathisants participeront tous à sa souscription future.

point de vue de l'histoire et s'efforce de nous montrer en même temps les causes tant physiologiques qu'historiques qui expliquent la naissance, le développement et la décadence des idées religieuses et métaphysiques aussi bien que l'esprit humain. De cette manière elle leur rend toute la justice à laquelle elles ont droit, puis s'en détourne pour toujours.

Son objet c'est le monde réel et connu. Aux yeux du philosophe rationnel il n'est qu'un être au monde et une science. Par conséquent il tient à embrasser et à coordonner toutes les sciences particulières en un seul système.

La Sociologie

CONSIDERES à ce point de vue, le monde humain, son développement, son histoire — que nous avons envisagés jusque-là comme une manifestation d'une idée théologique, métaphysique et juridico-politique, et dont nous devons recommencer l'étude en prenant pour point de départ toute la nature et pour fil directeur la propre physiologie de l'homme — nous apparaîtront sous un jour tout nouveau, plus naturel, plus large, plus humain et plus fécond en enseignements pour l'avenir.

C'est ainsi que l'on pressent dans cette voie l'avènement d'une science nouvelle, la sociologie — c'est-à-dire la science des lois générales qui président à tous les développements de la société humaine. Elle sera le dernier terme et le couronnement de la philosophie positive. L'histoire et la statistique nous prouvent que le corps social, comme tout autre corps naturel, obéit dans ses évolutions et transmigrations à des lois générales et qui paraissent être tout aussi nécessaires que celles du monde physique. Dégager ces lois des événements passés et de la masse des faits présents, tel doit être l'objet de cette science. En dehors de l'immense intérêt qu'elle présente déjà à l'esprit, elle nous promet dans l'avenir une grande utilité pratique; car de même que nous ne pouvons dominer la nature et la transformer selon nos besoins progressifs que grâce à la connaissance que nous avons acquise de ses lois, nous ne pourrions réaliser notre liberté et notre prospérité dans le milieu social qu'en tenant compte des lois naturelles et permanentes qui la gouvernent. Et du moment que nous avons reconnu que l'âme qui, dans l'imagination des théologiens et des métaphysiciens, était censé séparer l'esprit de la nature, n'existe

pas du tout, nous devons considérer la société humaine comme un corps sans doute beaucoup plus complexe que les autres, mais tout aussi naturel, et obéissant aux mêmes lois, plus celles qui lui sont exclusivement propres. Une fois ceci admis, il devient clair que la connaissance et la stricte observation de ces lois devient indispensable, pour que les transformations sociales que nous entreprendrions soient viables.

Le besoin de savoir

QUELLE est donc cette curiosité impérieuse qui pousse l'homme à reconnaître le monde qui l'entoure, à poursuivre avec une infatigable passion les secrets de cette nature dont il est lui-même, sur cette terre, le dernier est le plus complet résultat? Cette curiosité est-elle un simple luxe, un agréable passe-temps, ou bien l'une des principales nécessités inhérentes à son être? Nous n'hésitons pas à dire que de toutes les nécessités qui constituent sa propre nature, c'est la plus humaine et qu'il ne devient réellement homme, ne se distingue effectivement de tous les animaux des autres espèces que par cet inextinguible besoin de savoir. Pour se réaliser dans la plénitude de son être, avons-nous dit, l'homme doit se reconnaître et ne se reconnaît jamais réellement tant qu'il n'aura pas reconnu réellement la nature qui l'enveloppe et dont il est le produit. — A moins de renoncer à son humanité, l'homme doit savoir, il doit pénétrer par sa pensée tout le monde visible et, sans espoir de jamais en atteindre le fond, en approfondir toujours davantage la concordance et les lois, car notre humanité n'est qu'à ce prix. Il lui faut en reconnaître toutes les régions inférieures, antérieures et contemporaines à lui, toutes les évolutions mécaniques, physiques, chimiques, géologiques, organiques, à tous les degrés de développement de la vie végétale et animale. — c'est-à-dire toutes les causes et conditions de sa propre naissance et de son existence, afin qu'il puisse comprendre sa propre nature et sa mission sur cette terre, — sa patrie et son théâtre unique, — afin que dans ce monde de l'aveugle fatalité il puisse inaugurer le règne de la liberté.

Telle est la tâche de l'homme; elle est impéable, elle est infinie et bien suffisante pour satisfaire les esprits et les cœurs les plus ambitieux. Etre instantané et imperceptible au milieu de l'océan sans rivages de la transformation universelle, avec une éternité ignorée derrière lui, l'homme pensant, l'homme actif, l'homme conscient de son humaine mission reste fier et calme dans le sentiment de sa liberté qu'il conquiert lui-même, en éclairant, en aidant, en émancipant, en consolant, sa récompense est autour de lui. Voilà sa consolation, sa récompense et son unique paradis. Si vous lui demandez après cela son intime pensée et son dernier mot sur l'unité réelle de l'univers, il vous dira que c'est l'éternelle et universelle transformation, un mouvement sans commencement, sans limites et sans fin.

Michel BAKOUNINE, Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme (1867-68).

Actualité anarchiste

Actualité anarchiste

Actualité anarchiste

PARIS COMMUNIQUE DE LA F.A. :

Nous protestons énergiquement contre l'utilisation tendancieuse que fait le Front Ouvrier Révolutionnaire Démocratique Cubain de notre résolution sur Cuba publiée dans le dernier numéro du « Monde Libertaire ». Dans sa feuille d'information éditée à Miami (U.S.A.), le F.O.R.D.C. publie notre motion sous le titre inquiétant : « De nos frères du monde libre »; on peut y lire que nous dénonçons « ceux qui luttent contre Castro seulement pour rétablir à Cuba une dictature fasciste », mais la suite : « ou un régime à la solde du gouvernement des U.S.A. » a été purement et simplement escamotée.

Nous tenons à réaffirmer que notre critique du totalitarisme castriste est indissociable de notre lutte contre le capitalisme des U.S.A. ou d'ailleurs.

BRIANÇON

Camping international des jeunes libertaires

Manifestation de l'esprit internationaliste de l'anarchisme, la concentration libertaire a, une fois de plus, été une réussite. C'est dans un cadre très agréable, près de Briançon, qu'ont vécu ensemble pendant tout le mois d'août des camarades italiens, anglais, français, espagnols, hollandais, canadiens, créant une chaude ambiance libertaire.

Nous ne pouvons souhaiter qu'une chose, c'est que l'année prochaine des camarades d'autres mouvements viennent encore partager cette expérience enrichissante.

GRENOBLE

Etudes sur l'anarchisme

Notre camarade Roland Lewin a publié, à l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble, un « Essai sur le militant libertaire Louis Lecoin » (174 p.), à partir duquel il retrace certaines étapes du mouvement anarchiste international.

Il prépare actuellement une thèse sur les faits et les idées libertaires de 1914 à nos jours. Tous les camarades susceptibles de lui fournir des documents ou renseignements à ce sujet sont priés d'écrire à Roland Lewin, 17, avenue Washington, Grenoble (Isère).

MONTPELLIER

Congrès de la C.N.T. espagnole en exil

A l'heure où des millions de touristes allaient se faire les complices du régime franquiste se tenait, à Montpellier, du 31 juillet au 10 août, le dernier congrès de la C.N.T.E. en exil. Il y avait là 180 délégués représentant 150 délégations, plus des représentations indirectes de Belgique, d'Italie, d'Afrique du Nord et d'Amérique du Sud.

Dès le premier jour, les confrontations de nombreuses thèses en présence ont créé une ambiance passionnée, voire agitée. De l'aveu même de nombreuses délégations, on constate qu'il n'y a pas eu grand-chose de fait en Espagne depuis 26 ans et que Franco et sa clique sont toujours là. Or, on ne peut pas toujours mettre cet échec sur le compte de la répression ou sur l'absence de moyens financiers. Ce sont donc les problèmes de la résistance intérieure qui ont été au centre des préoccupations de ce congrès.

Nous souhaitons bon courage à nos camarades anarchistes dans leur lutte contre Franco, en les assurant de notre fraternelle solidarité.

ESPAGNE

Face au défaitisme et au déviationnisme actuel, la F.I.J.L. déclare s'opposer résolument à toute attitude immobiliste ou de composition et de collaboration avec le franquisme dans ses manœuvres pour consolider la farce de la libéralisation. Elle dénonce l'attitude négative des secteurs de l'exil qui ont accepté l'immobilisme antifranquiste comme condition de leur continuité dans la tolérance et la légalité octroyée par les gouvernements amis de Franco.

Face au défaitisme et au déviationnisme des forces classiques de la soi-disant gauche espagnole nous devons opposer l'action de toutes les forces authentiquement révolutionnaires de la jeunesse espagnole qui ne comprend pas et n'accepte pas la « liberté » légalisée ou tolérée par les Etats capitalistes ou par la dictature fasciste libéralisée.

F.I.J.L. Comité Péninsulaire.

ITALIE :

BOLOGNE

Les 27, 28, 29 mai s'est tenue, à Bologne, la conférence nationale du mouvement libertaire italien. Cette réunion a servi entre autres à préparer le congrès de la Fédération Anarchiste Italienne qui se tiendra à Carrare du 31 octobre au 4 novembre.

ROME

Après la télévision anglaise, la télévision italienne a également ouvert ses portes aux anarchistes. Au cours d'une émission sur « les anarchistes d'aujourd'hui », nos camarades italiens ont pu développer assez librement leurs positions et informer de ce qu'est réellement le mouvement anarchiste.

L'O.R.T.F. ne semble pas enthousiaste pour une telle expérience.

ANGLETERRE

Les syndicats britanniques marchent main dans la main avec le gouvernement travailliste contre les ouvriers qu'ils prétendent l'un et l'autre représenter : dans leur récent congrès, les Trade-Unions après avoir approuvé la politique des revenus du gouvernement ont accepté le préavis obligatoire pour les revendications de salaires.

Et vive l'autocastration.

Partis de Marble Arch (Londres), le 3 septembre, 22 adhérents du « Comité de 100 » ont marché pendant 8 jours, en direction du centre ultra-secrète de recherches sur la guerre microbienne de Porton dans le « Wiltshire ». Ils ont distribué de la propagande tout au long de leur trajet et ont organisé des meetings, dont un à Hounslow avec les « Libertaires de l'Ouest Londonien ». A leur arrivée à Porton, ils ont tenté avec 200 autres manifestants d'envahir le centre de recherches.

ESPAGNE et PORTUGAL

Qui oserait prétendre que les régimes ibériques ne se libéralisent pas ? Voici des échantillons d'informations relevées dans la presse au cours de septembre :

« Des avocats espagnols s'opposent à la liberté des cultes. »
 « Un avocat et trois syndicalistes sont inculpés d'association illicite. »
 « Les professeurs Aranguren, Garcia Calvo et Tierno Galvan sont exclus à vie de l'Université, d'autres sont suspendus pour deux ans. »
 M. Tierno Galvan, apôtre d'une opposition modérée et licite, demeure-t-il sur ses positions ?

Dans son rapport sur l'Espagne, la Commission Internationale des Juristes déclare : « La liberté d'association n'est reconnue que pour les fins jugées utiles pour l'Etat. Les restrictions arbitraires de la liberté de mouvement et de résidence continuent d'être une procédure utilisée à l'encontre de personnes contre lesquelles il serait difficile de formuler des charges valables. Les journaux... sont introuvables s'ils publient des articles qui déplaisent aux autorités. »

« Un journaliste et quatre avocats

portugais (dont les défenseurs de la famille Delgado) sont arrêtés. »

L'assassinat de Delgado nous montre une fois de plus que Franco et Salazar ne reculent devant rien pour faire taire les opposants qu'ils estiment réellement dangereux. Cela ne va pas sans nous rappeler le garrotage de deux membres de la Fédération Ibérique des Jeunesses Libérales ainsi que l'emprisonnement en France de tous les responsables de cette organisation.

Signalons que la plupart d'entre eux sont toujours soumis à un contrôle sévère par la police française et qu'ils doivent se présenter tous les cinq jours au commissariat.

ITALIE

Au nom d'une « coexistence civile » entre exploités et exploités, M. Nenni, le leader du mouvement socialiste italien a pris position en faveur « d'un socialisme sans lutte de classes ».

Bientôt les ouvriers du parti socialiste italien n'auront plus qu'à faire campagne pour une diminution des salaires.

L'Internationale des Résistants à la Guerre (I.R.G.) a organisé, cet été, en Italie, une semaine d'études sur les techniques non violentes. Les bases d'une commission coordinatrice des centres d'entraînement à la lutte non violente ont été précisées. En plus de Georges Lakey, auteur du « manuel pour l'action directe » étaient présents des délégués de l'Inde, des U.S.A., de la Grande-Bretagne, de France, d'Italie, de Hollande, d'Allemagne de l'Ouest, de Suisse, de Norvège et de Suède.

JAPON

Hôpital de Hiroshima : 20 ans après la bombe continue de tuer. Au cours du dernier semestre, 38 personnes sont mortes victimes de la radiotoxicité.

Actuellement, 162 personnes sont soignées dans cet hôpital qui a vu défiler en 9 mois plus de 204 000 personnes souffrant des conséquences des bombardements atomiques de Nagasaki et de Hiroshima.

Dans le budget français, 6 milliards sont officiellement consacrés à la force de frappe.

On nous informe que le gouvernement n'a toujours pas été interné dans un asile pour fous dangereux.

THAILANDE

On pourra lire dans le compte rendu de l'enquête qui sera publiée par la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) à l'occasion de son Conseil International les informations suivantes :

« Dans les pays du « tiers monde » et même en Europe, il est courant que les enfants âgés de 10 à 14 ans soient obligés de travailler. »

Il y en a 800 000 à Ceylan, 500 000 en Thaïlande et 20 % des filles au travail en Espagne ont moins de 12 ans.

« En République Dominicaine, il n'existe que trois écoles techniques pour 300 000 jeunes de 12 à 20 ans. »

On nous retransmet la même information incroyable que nous vous avons communiquée à la fin de l'information précédente.

U.S.A.

Le « Comité pour la journée du Vietnam », qui siège à Berkeley, a lancé un appel pour faire des 15 et 16 octobre les journées internationales contre la guerre au Vietnam. Il propose d'organiser des meetings le 15 octobre et des actions de désobéissance civile le 16 octobre. Des organisations canadiennes et japonaises ont déjà donné leur accord ainsi que les sections de l'I.R.G. Rappelons que ce Comité relié au mouvement étudiant mentionné plus haut est partisan des méthodes d'action directe. Dernièrement 60 personnes étaient arrêtées pour avoir participé à une action de désobéissance civile consistant à bloquer un train transportant des troupes. Les groupes et organisations qui désirent participer à ces manifestations peuvent prendre contact avec : « Vietnam Committee Day » 2502 Telegraph Avenue, Berkeley 4, California, U.S.A.

M. Roger Heyns a été nommé à la tête de l'Université de Berkeley (3 500 étudiants) en remplacement de M. Martin Myerson. On se souvient que ce dernier avait lui-même succédé à M. Edouard Strong obligé de donner sa démission en raison de la violente campagne menée par les étu-

dants pour la liberté d'expression au sein de l'Université. Il ne semble pas que ces changements successifs de secteurs soient une tactique bien efficace pour désamorcer la campagne étudiante. En effet 53 des étudiants, sur les 82 arrêtés pour résistance aux forces de l'ordre (sic) ont préféré aller en prison plutôt que de s'engager, comme le leur proposait le tribunal, à ne plus participer à des manifestations. C'est ainsi que Mario Savio un des « meneurs » a écoupé de 120 jours de prison. Cette politisation des étudiants américains réputés pour leur « passivité » vient à point pour faire ressortir la lamentable démobilisation des étudiants en France.

L'été 1965 la police new-yorkaise pénétrait dans le quartier noir de Harlem, matraque au poing pour une démonstration de sa force. Il aura fallu attendre un an pour que la presse révèle certains événements qui risquent fort de restreindre le recrutement de noirs dans les forces de « l'ordre ». Victime d'une « malheureuse » erreur, Irving Gilmore, policier noir en civil qui, insigne en main, allait fournir des renseignements à une brigade de policiers en uniforme, a eu droit, de la part de ses collègues, au rituel passage à tabac. « Heureusement » reconnu à temps par un de ses supérieurs il n'a pas reçu la dose habituelle. Il s'en est donc tiré avec plusieurs mois d'hôpital, une incapacité totale à travailler, même dans la police, et des troubles de la parole qui l'empêchent de s'exprimer normalement. Espérons que la police française toujours à l'affût des nouveautés américaines expérimentera bientôt ici ces merveilleux procédés d'autodestruction.

YOUgoslavIE

Ce n'est pas un phénomène caractéristique de « l'Ouest », on emprisonne également dans les pays soviétiques pour refus de porter les armes. L'Internationale des Résistants à la Guerre lance une campagne pour essayer d'arracher aux prisons yougoslaves des objectifs de conscience dont certains purgent des peines de dix ans et plus.

...Il est vrai que Tito est un militaire...

● Actualité anarchiste ● Actualité anarchiste ● Actualité anarchiste

LES ANARCHISTES EN CHINE

Les éditeurs de « Freedom », l'hebdomadaire anarchiste anglais, ont reçu une lettre d'un camarade chinois avec qui ils avaient eu des contacts directs il y a déjà quelques années. L'illégalité dans laquelle doit se développer le mouvement chinois et la répression violente dont il est l'objet rendent difficiles des relations suivies avec lui.

D'après cette lettre, les anarchistes chinois rempliraient les prisons de Mao tout comme les anarchistes russes remplissaient les prisons de l'U.R.S.S. et seraient considérés comme des « bandits » dans le code pénal. Actuellement le mouvement anarchiste se divise en deux branches. L'une d'elles « le drapeau noir » regroupe surtout des étudiants qui ont rejeté le communisme marxiste et qui se répandent dans les campagnes au contact direct des paysans. Notre camarade explique que grâce à un des aspects positifs du régime de Mao ces étudiants proviennent de tous les secteurs de la population. Au cours de ces dix dernières années de nombreux professeurs ont été accusés de propagande anarchiste à travers leur enseignement. Le résultat de la propagande développée par « le drapeau noir » a été la constitution de groupes anarchistes dans de nombreuses régions de la Chine. Leur propagande se révèle réellement dangereuse pour le gouvernement car, se démarquant nettement des menées réactionnaires, elle se borne à exiger l'application d'un communisme authentique.

L'autre mouvement, qui a pour nom « Vers les communes libres », travaille en partie à l'intérieur de l'appareil du parti car ses effectifs proviennent surtout des jeunesses communistes. Leur action a abouti à la création d'une opposition anarchiste face à la bureaucratie marxiste et ils se voient fréquemment taxés de déviationnisme et de provocation dans la presse orthodoxe. S'il existe une différence de tactique entre les deux branches du mouvement anarchiste il n'y a cependant aucune divergence idéologique.

(D'après « Freedom », Vol. 26, N° 17.)

LA CAMPAGNE INTERNATIONALE

pour la libération des prisonniers politiques en Espagne et au Portugal

Cette campagne, lancée au début de l'été par la F.I.J.L. (toujours hors la loi en France) a été reprise par presque tous les mouvements anarchistes sur le plan international.

Son but est double, d'une part essayer d'arracher quelques-uns de nos camarades aux prisons franco-salazaristes, d'autre part de contre-carrer les plans d'un régime qui cherche à faire admettre à l'opinion publique qu'il s'est libéralisé.

Témoignant de la capacité des anarchistes à agir simultanément sur le plan international, la campagne commence à porter ses fruits. Déjà plusieurs journaux bourgeois d'Europe et d'Amérique du Sud se sont vu obligés d'en parler.

Tracts, affiches, papillons (que nous tenons à votre disposition) ont été édités en France, Belgique, Italie, Hollande, etc.

De plus, en Italie une bombe explosait le 17 août à l'ambassade espagnole de Gênes en mémoire de Delgado et Granados, les deux jeunes libertaires garrottés en Espagne.

Le 19 septembre avait lieu en Angleterre, à Londres plus exactement, une manifestation organisée par les anarchistes anglais et le « Comité des 100 » devant les ambassades d'Espagne et du Portugal.

On nous signale que sept de nos camarades ont été arrêtés à la suite de quoi un meeting a été tenu pour protester contre les brutalités de la police qui avait pour la circonstance mis sur pied un impressionnant service « d'ordre ».

MEXIQUE

— Le IX^e Congrès de la Fédération anarchiste mexicaine s'est tenu les 22, 23 et 24 juillet. A l'ordre du jour : le développement de la propagande anarchiste au Mexique.

— Margarita Carbo a présenté à l'université de Mexico une thèse sur « L'influence de Magón dans la révolution mexicaine ». Cet exposé brillant du rôle et des idées des anarchistes au Mexique a été couronné par les félicitations du jury universitaire.

— Incroyable mais vrai ! Nous publions sans commentaires la lettre adressée par la Colonie Pénitentiaire de San Lucas à la revue « Tierra y Libertad » :

« Cher Monsieur, « Au nom de la bibliothèque de la Colonie Pénitentiaire de San Lucas je me permets de solliciter un abonnement gratuit aux prochains numéros de « Tierra y Libertad ».

« Tout matériel de lecture sur les théories anarchistes nous intéresse beaucoup et je vous serais reconnaissant si vous aviez la bonté de nous envoyer des œuvres de Rodolphe Rocker, Pierre Kropotkine et autres théoriciens de l'anarchisme international pour notre bibliothèque. Il n'y a pas d'endroit plus indiqué que la prison pour étudier et penser et plusieurs internés désirent fortement se familiariser avec les théories anarchistes. Malheureusement, nous ne disposons pas de matériel instructif et nous ne pouvons compter sur une aide financière. La colonie compte approximativement 400 membres au total, avec naturellement des goûts, des aptitudes et des capacités intellectuelles différents. Mais, en général, tous désirent s'instruire et élever leur niveau de culture dans le but d'être utiles à la société plus tard. Vous pouvez, monsieur, ainsi que vos camarades anarchistes, nous aider énormément par votre coopération.

« En vous remerciant à l'avance, je vous salue très cordialement. »

Antal Borsok Balint, Chargé de la bibliothèque.

POÉSIE

Les jeunes poètes révolutionnaires bougent :

« BRAISES »

Nous referons la vie d'un
anglot ture d'or.

C'était il y a quelques mois ; dans une salle, plusieurs centaines de jeunes s'entassaient pour entendre parler de Camus. A la sortie, ils me dirent leurs espoirs, leurs projets. Aujourd'hui, un de ces projets vient de voir le jour. Là, devant moi, ayant pris son envol de Brive, les feuillets reliés de jaune et attestant l'enthousiasme de cette jeune équipe accrochée à la poésie d'avant-garde avec la ténacité du liseron qui grimpe à l'assaut des vieilles pierres de leur pays.

Leur revue, ils ont décidé de l'intituler « Braises » — leur premier numéro, ils l'ont placé sous le patronage de Pierre Boujut et ils ont bien fait. Le vieux poète au cœur rouge a paraphé leurs espoirs. Ecoutez ce que cela donne :

Que l'image à vos braises
Soit le feu sans bûcher
La victoire sans guerres
Le combat sans patries
L'humanité sans larves.

En feuilletant ces pages où la révolte et la tendresse se fondent pour créer l'harmonie, on rêve à tous ces enfants qui, la lyre en main, construisent à coups de mots, assésnés sur la sale sueur du bourgeois, un monument poétique qui, jusqu'à ce jour, a su résister aux atouchements impudiques de la vieille garde du quai Conti.

Ce que veulent ces jeunes, c'est construire un monde où tout homme pourra être poète et où l'humanité sera lumière et, pour cela, nous dit Jean-Paul Michel, le juvénile et bouillant directeur de ce brandon, il lui faut :

Saisir le soleil
Le tordre et le presser
Le jeter sur ma table
Pour allumer le cœur de mon image

Prendre la mer
La verser en un filet calme
Continu
Huileux
Pour renouveler mon encre.

La revue est bien présentée. La diversité des textes donne à l'ensemble une solidité qui assure bien de son avenir. Dirai-je que j'ai regretté de ne pas trouver plus de prose entre les pièces. La prose poétique donne au lecteur une explication ou plutôt une justification qui lui permet de faire la pose, de faire le point et de réfléchir au rythme.

Il est vrai que ces jeunes annoncent un manifeste que nous publions naturellement.

C'est bien ! — Allez-y les gars, tapez dans le tas... Effacez sur la face des épiciers de la littérature le sourire supérieur des imbéciles.

Maurice JOYEUX.

PAUL PRIMERT

ENCORE un ami qui s'ajoute à la liste, hélas trop longue, de ceux qui nous quittent pour le voyage sans retour.

Paul Primert, cheveux au vent, le regard doux abrité par d'épaisses lunettes, respirait la bonté et la fraternité. Tirant toujours le diable par la queue pour gagner la pitance quotidienne, il ne pouvait supporter aucune misère autour de lui.

C'était un habitué de nos cercles littéraires. Lorsque, avec Chassin, je fondai les matinées du « Tire-Bouchon », il fut un des premiers à nous apporter son amical soutien. Il nous récitait ses poèmes avec une fougue jamais lassée et nous avions grand plaisir à l'entendre. Il se faisait l'interprète de l'un de nos amis, le chansonnier poète Eugène Bizeau dont il nous gratifiait toujours des dernières œuvres.

Son œuvre qu'il qualifiait lui-même d'humaine, restera dans les milieux libertaires comme un modèle de foi et

A TRAVERS LES REVUES

Le Surréalisme en question

Le mouvement surréaliste s'est développé devant des groupes dissidents qui s'opposaient à lui soit en lui reprochant son engagement politique avec le mouvement révolutionnaire, soit au contraire en lui reprochant sa trop grande passivité et son goût — bien qu'il s'en défende énergiquement — pour la « Littérature ». En 1965 deux revues reprennent ce dernier thème : Front Noir (1), dont René Fugère a souvent parlé dans cette rubrique, et Rupture (2), nouvelle revue ronéotypée qui entend publier bientôt son troisième numéro. Les textes théoriques de Pascal Colard qu'on trouve dans « Rupture » sont inspirés par un trotskysme impénitent qui nous empêche de les considérer avec sympathie, et cela d'autant plus que l'anarchisme et le « Monde Libertaire » y sont nommément et à l'aquéés avec l'absence d'arguments habituelle : romantisme, inaptitude à l'organisation, etc. Mis en cause dans le premier numéro à propos de l'estime dans laquelle il tient la pensée libertaire, le groupe surréaliste s'est expliqué en ces termes : « Pour notre malheur nous croyons fondées vos conclusions sur l'état actuel du mouvement anarchiste et son importance révolutionnaire. Ce n'est pas sans dégoût que nous voyons s'étaler l'éloge d'Albert Camus dans le « Monde Libertaire ». La confusion mentale à ce degré n'autorise aucun espoir. Mais que la voix anarchiste peu à peu s'éteigne, voilà qui ne fera pas taire en nous celle d'Emile Henry. Et comment ignorer l'action du million d'adhérents à la P.A.I. clandestine durant la guerre civile espagnole ? Nous ne mettrons pas sous le boisseau ces flammes vives, ces exemples inoubliables. A leur échelle nous pourrions toujours évaluer les réformes démocratiques, russes ou chinoises. » Qui disait que les surréalistes étaient trotskystes ? Si André Breton a souvent rendu hommage à Trotsky c'était, plus qu'une approbation sans réserve de ses idées, en raison de l'intégrité du personnage et de son dévouement sans faille à la cause qu'il croyait être celle de la révolution sociale. Les idées de Trotsky étaient d'ailleurs très loin d'être sans intérêt et sans profondeur, notamment en ce qui concerne les rapports de l'art et de la révolution. Le manifeste de la Fédération Internationale pour un art révolutionnaire indépendant (F.I.A.R.I.) qui réclame « toute licence en art » et qui n'admet, à l'égard des artistes, « aucune autorité, aucune contrainte », qu'il a élaboré en 1938 avec Breton en témoignent assez. C'est un juste titre que « Rupture » en rappelle l'opportunité.

« L'indépendance de l'art — pour la révolution. La révolution — pour la libération définitive de l'art. » Mot d'ordre auquel, nous, anarchistes révolutionnaires, devons, avec « Rupture », souscrire entièrement. Bien entendu, à côté des textes théoriques, on trouve des poèmes, des collages, des « ronéogrammes » qui ne sont pas sans valeur et dont le ton diffère heureusement d'un certain conformisme surréaliste : on trouve aussi un excellent pamphlet antichréien de Pascal Colard.

Quant au n° 7-8 de « Front Noir », il revient sur des positions antérieures pour s'aligner définitivement, semble-t-il, sur les théories du « Socialisme des Conseils », en particulier celles de Paul Mattick et d'Anton Pannekoek, dont il publie les « cinq thèses sur la lutte de la classe ouvrière contre le capitalisme ». Ses nouvelles positions sont exposées dans un riche et long

guerre, la bêtise humaine, la société pourrie dans laquelle nous sommes contraints d'évoluer et l'hypocrisie des cléricaux, Primert savait toujours conclure en montrant le chemin du bonheur, l'espoir de lendemains heureux où l'anarchie rendrait à l'homme sa dignité et son honneur.

Son souvenir restera longtemps gravé en nos cœurs. Sur cette Butte qu'il affectionnait particulièrement et où il aimait rencontrer ses Amis, nous parlerons encore bien souvent de ce petit bonhomme habillé de velours, toujours souriant, aimant plaisanter, et dont le talent découvrait un intense amour de l'humanité.

Une vingtaine d'amis ont pu, malgré les vacances, l'accompagner à sa dernière demeure, ceux qui en furent empêchés le regretteront, mais tous, sans exception, évoqueront longtemps leur bon camarade Paul Primert.

Bernard SALMON.

manifeste qui traite de la « décomposition des avant-gardes politiques et culturelles. » Il y a ici un paradoxe, puisqu'elles prétendent offrir la « théorie nécessaire à la reconstruction d'une théorie d'une action révolutionnaires sans avoir la prétention de monopoliser l'un et l'autre et de substituer à la créativité spontanée des masses un manifeste, un programme, des mots d'ordre ou leur propre pensée ». Les positions politiques exprimées sont très proches des nôtres, sinon — parfois totalement identiques. Ainsi, qu'il entre nous ne souscrit à cette thèse de Paul Mattick : « L'expérience du bolchevisme peut nous servir de leçon pour savoir comment le socialisme ne peut pas être réalisé ? Le contrôle des moyens de production, la propriété privée transférée à l'état, la direction centrale et organique de la production et de la distribution laissent intacts les rapports capital-travail en tant que relations entre exploités et exploités, mais en tant que relations de développement conduit uniquement à une forme plus moderne du capitalisme ou le capitalisme n'est plus indirectement mais directement la propriété collective d'une classe dominante à base politique. Le système capitaliste va tout entier dans cette direction et réduit ainsi l'antibolchévisme à une simple lutte impérialiste pour le contrôle du monde. D'autres thèses encore mériteraient d'être citées.

Si les thèses politiques peuvent paraître satisfaisantes, les critiques formulées sur le caractère de l'unification surréaliste de la poésie et de la révolution me semblent au contraire, pour le moins discutables. Partie d'un désir de revenir aux sources du marxisme et du surréalisme qui représentaient selon lui un état idéal de la pensée révolutionnaire et de la pensée poétique, le groupe « Front Noir » en est arrivé à rechercher « l'origine et la nature de leur dégénérescence dans un état antérieur susceptible de lui avoir donné naissance ». La « pensée marxiste de la vocation des élites intellectuelles détentrices de la conscience socialiste à diriger la révolution » est ici remise en cause ainsi que l'adhésion de Breton à cette conception. Celui-ci, d'autre part, aurait établi une distinction toute artificielle entre le poète et le révolutionnaire et aurait voulu contenir chacun dans son domaine propre. Selon « Front Noir », au contraire, il y a une pensée révolutionnaire conséquente, transformer le monde équivaut à changer la vie, changer la vie à transformer le monde. Dans la conception surréaliste le poète a un rôle spécifique à jouer. Pour « Front Noir », l'artiste doit prendre conscience du fait que « l'unité de l'action révolutionnaire et de la poésie préexiste à leur dissociation en deux modes d'activités distinctes » et doit comprendre que « sa spécificité n'entraîne aucun rôle particulier d'émancipation dans un mouvement révolutionnaire authentique ». Les surréalistes, « poètes et révolutionnaires complémentaires. Pour « Front Noir », poésie et révolution sont similaires et indissociables : « la prise de conscience par le poète de la nature révolutionnaire de son activité s'accompagne de la prise de conscience par le révolutionnaire de la nature poétique de son activité. »

On sait que l'adhésion de Breton au marxisme s'est vite nuancée et on connaît moins de la sympathie qu'il a pour notre mouvement et notre pensée. La critique de « Front Noir » se situe sur un plan formel et, en fait, la complémentarité art-révolution ne peut être évitée, de même qu'on ne peut éviter la séparation entre les revendications immédiates et les revendications révolutionnaires. Encore s'en faut-il de beaucoup que chacun reconnaisse cette complémentarité !

Sommaires :

Dans « Programme Communiste » (3), revue théorique du P. C. International, marxiste-bordighiste : force, violence et dictature dans la lutte de classe ; à bas « l'anti-impérialisme » bourgeois (thèses sur la question chinoise) ; le 35^e Congrès de la C.G.T.

Cette revue a l'immense avantage de la franchise et de la clarté. Elle effectue un retour aux sources du marxisme et s'élève violemment contre les autres tendances du mouvement ouvrier : syndicalisme révolutionnaire, ultra-gauchisme, trotskysme, stalinisme, réformisme. Si le « gauchisme » bordighiste défend la non-participation au parlement, ce qui le rapproche de nous, il s'en éloigne au contraire par sa conception de l'organisation révolutionnaire basée sur le centralisme organique. Ses textes sont pour nous un excellent moyen de prendre conscience des différences fondamentales qui opposent le marxisme, même orthodoxe, et l'anarchisme révolutionnaire à propos de la nécessité de l'Etat au lendemain de la révolution.

Dans « Noir et Rouge » n° 30 (juin 1965) : trois témoignages sur les collectivités espagnoles. Kropotkine géographique, etc.

Jacques SOREL.

- (1) N° 7-8, février 65, BP 09, Paris 12^e.
- (2) N° 2, BP 227, 03 Paris.
- (3) N° 32, juillet-sept. 6.

AVEC LES BEATNIKS

Bourgeois de tous les pays, les beatniks vous emmerdent ! Mais les bourgeois et bien d'autres abrutis ne lisent pas « Le Monde Libertaire ».

Les colatins, par exemple, sont abonnés à « La Croix ». Et même là-dedans ils ont trouvé un article quelque peu méprisant, signé A. Bozon-Verduraz. Evidemment, quand on descend d'aussi illustre famille, pour ne pas ternir son blason, on ne se compromet pas avec des « clochards de demi-saison ». Pourtant tout n'est pas négatif dans ce morceau de bravoure. La péroraison n'en est-elle pas admirable : « Ombres légalitaires sur la Seine, ils écoutent pousser leurs cheveux ? »

Les bourgeois francs et massifs, les snobs lisent « Paris-Press ». Dans leur page quotidienne spéciale « Le Monde Paris », Henri Gaulé et Christian Millau se sont payé une excursion rue de la Huchette, « le rendez-vous du monde en marge ». Ils ont bu un verre chez Popoff, « le papa des paumés ». Ils ont reniflé les odeurs de cette faune. Car ce sont des bêtes curieuses, ces voyous et ces voyelles, crasseux et chevelus. Parfois même ce sont de petits fauves. Pensez donc ! C'est risqué un reportage chez les beatniks. Pendant ce temps-là, de volontaires) parcourent le Vietnam ou le Cachemire. « France-Soir » s'en mêle. On connaît son slogan : « Faites comme tout le monde, lisez F.S. » On peut donc dire que tous les bourgeois et bien d'autres abrutis le lisent. Pour eux, Claude Varenne a rencontré « les clochards nouvelle vague ». « Ils ont monnayé sans scrupules l'entretien que j'ai eu avec eux, ainsi que les clichés pris par le photographe. » Il faut croire que les affaires ont été bonnes, car l'article est illustré de quatre photos, dont une en première page.

Dans le « Journal du Dimanche », version dominicale de « France-Soir », une Thérèse Allie confesse : « J'ai été beatnik — intellectuelle clocharde (c'est elle qui traduit) — pendant 24 heures. Décidément, quel hérosisme chez tous ces plumitifs ! On dit que les beatniks, c'est du toc, de la comédie. Mais ces pisse-copie ne jouent-ils pas, eux aussi, une sacrée comédie ? Thérèse devrait signer Marie-Chantal, ce serait tellement plus simple !

Tous ces gens-là découvrent les beatniks avec des années de retard. Il ne faut tout de même pas « charrier » ! Ce « problème », pour les uns ; ce « phénomène », pour d'autres, ne date pas d'aujourd'hui. Je me propose d'y revenir.

Jean-Louis GERARD.

BIENNALE DE PARIS

Du 28 septembre au 3 novembre aura lieu, au Musée d'Art Moderne, la IV^e Biennale de Paris.

Cette espèce de kermesse culturelle, qui se voudrait grandiose, risque fort de n'être que des « services officiels ». En effet, ne participent à cette Biennale que des « artistes » de moins de 35 ans. Ce plafond explique à quel point les peintres, sculpteurs, décorateurs, metteurs en scène admis, peuvent être « protégés ». Pour beaucoup, le fait d'être admis dans ce cirque équivaut à une médaille convoitée. Ils se croient « arrivés ». Pour ma part, je précise que je n'ai postulé aucun poste à cette Biennale depuis qu'elle existe, à aucun titre. Ceci pour le lecteur non averti qui croirait que j'assouvissais la quel- que rancœur secrète.

Cette Biennale, étant ce qu'elle est, est inutile, elle n'apporte rien, sinon la traduction flagrante de la médiocrité d'une société veule, en pleine dégénérescence. Ses diverses manifestations (expositions ou spectacles) n'attirent que les snobs, c'est-à-dire les sots. Les vrais amateurs de découverte entreront ce cloaque qu'il faudrait assainir de toute urgence.

J.-L. GERARD.

Vient de paraître :

Le Roi des Rats
par Maurice FROT

(Editions Gallimard)

Prix : 18,50 F

Maurice JOYEUX en
fera la critique dans
le prochain « M.L. »

DISQUES

En même temps que la réouverture de Bobino, où elle passe en vedette, le nouveau disque de BARBARA est sorti des presses (33 tours Philips Standard B 77859 1). Onze chansons nouvelles qui sont autant de petits chefs-d'œuvre : *Le mal de vivre, Si la photo est bonne, J'ai troqué, Gottingen, Une petite canaille, La solitude, Toi*, de Barbara, *Septembre* (quel joli temps), *Tous les passants, Toi l'homme, Les mignons*, écrites en collaboration avec François Lo.

Barbara, devenue vedette de music-hall, n'a rien perdu de ce charme que le cabaret met en valeur. Ses chansons, tantôt susurrées, tantôt éclatantes, sont parfaitement restituées par cet excellent disque. Tour à tour mélancolique, malicieuse, fataliste, enjouée, généreuse ou pleine d'espoir, elle joue en grande artiste avec nos cordes sensibles. Elle mène en fine diseuse ce disque de bout en bout. Son succès sur scène nous prouve que rien n'est perdu pour la chanson, c'est aussi le gage que ce 33 tours s'envolera très vite. Faisant corps avec le piano dont elle use avec maestria, elle est accompagnée par Jean Baselli à l'accordéon, Bernard Gérard au second piano, Pierre Nicolas à la basse, Michel Portal au saxophone, Pierre Labadie, Louis Bourcier, Michel Marchesini, Michel Tournus aux violoncelles. Tous ces musiciens se montrent d'une discrétion rare qui mérite d'être soulignée. Un très bon disque que les connaisseurs ne manqueraient pas.

*
Nous donnerons ici, chaque mois, une nomenclature des disques récents enregistrés par ceux qui, auteurs ou interprètes, défendent la chanson face à la bêtise et grâce auxquels cet art résiste aux vagues de mercantilisme.

Pour ce mois, nous avons noté :

Jean ARNUF (45 tours Philips 437 073) : *La guerre laïcaire, Chanson pour le soleil, Longtemps déjà, Polichinelle.*

Cet auteur-interprète, qui écrit la plupart de ses œuvres avec sa compagne Martine Merri, mériterait un grand prix rien que pour *Situations*, une des plus belles pièces de ces dernières années.

Jacques DEBRONKART (45 tours Philips 437 006) : *Adélaïde, Ma mère était espagnole, Cours, Rue de la Gaité.*

Une qualité et une présence qui l'ont mené à Bobino au programme de Barbara, où il mériterait sans conteste la place de vedette américaine. J'aimerais avoir eu le génie nécessaire pour écrire *Adélaïde*.

EVA (45 tours Mercury 152 028) : *Das lied ist aus, Toi et moi.*

Une jeune Allemande à la belle voix profonde qui la fit choisir l'an dernier pour son tour d'hiver par l'ami Brassens.

Hélène MARTIN (45 tours Ades 45 VS 603) : *Rue du Château, Auberge toi et moi, Il y avait tant de muguet, Ainsi Prague.*

Une belle voix, une bonne guitare, un rare sens musical au service de la poésie, font à Hélène Martin une place à part, une place au premier plan.

Edith PIAF chante Raymond Asso (33 tours Philips 77 935 1).

L'incomparable interprète chante ici les chansons qui furent notre jeunesse et qui, grâce à notre ami Raymond Asso, firent « la grande Piaf ».

Germaine MONTERO (33 tours Pathé ATX 144) : onze chansons de Pierre Mac Orlan, interprétées avec une incomparable maîtrise par une artiste exigeante. Musiques de Philippe Gérard, Georges Van Parys, Christiane Verger et V. Marceau.

J.F. STAS.

N.B. — Rappellons que notre librairie PUBLICO, 3, rue Ternaux, Paris (11^e), peut vous procurer tous les disques, expéditions en province.

LE CORBUSIER EST MORT...

Le propre des grands créateurs est d'être en avance sur leur temps, et de faire partie de celui-ci jusqu'à en devenir, plus tard, les représentants.

Une fois de plus, on est amené à réfléchir sur le sens des valeurs : Le Corbusier, ralié, moqué, traité de foa à ses débuts, et ce n'est pas si loin, est aujourd'hui reconnu comme un des maîtres de l'architecture moderne. Et, ce qui est important, ce n'est pas seulement qu'on lui reconnaisse une valeur en tant que représentant d'une école et créateur d'un style artistique, mais surtout qu'il est admis par tous, que son œuvre était juste, avait les dimensions humaines dont il parlait.

Combien d'artistes sont méprisés sous prétexte de snobisme ou de

VARIÉTÉS "L'Ecluse" : Marc et André Patrick Morelli

Au cabaret « l'Ecluse », elle se porte bien la chanson, la bonne, la vraie...

Dans ce lieu que nous aimons elle prend une saveur inaccoutumée.

Il faut aller entendre Marc et André dans leurs toutes nouvelles chansons.

Sorties toutes chaudes, toutes neuves de ces quatre murs si pittoresques, dont l'exiguïté légendaire donne une ambiance spéciale aux soirées, les chansons interprétées par Marc et André prennent alors une couleur qui est la leur.

Ciselées avec le soin qu'un joaillier prendrait pour enchasser un diamant, elles vous donnent tour à tour de fulgurantes exhalaisons d'humanité et de révolte, d'humour charmant, voire de gouaille sympathique, où la finesse, la sensibilité sont toujours présentes.

Qu'ils chantent les œuvres d'Henri Gougaud, de Jean Arnuff, de Léo Ferré, même de truculents chansons de Bruant, leur talent ne fléchit pas. Leur interprétation truffée d'observations savoureuses, où la poésie qui s'égare tout au long de leur tour tient une place prépondérante, la sobriété de leur jeu, jointe à la chaleur humaine qui s'en dégage, seront toujours un régal pour tous ceux qui aiment et apprécient les vrais messagers de la chanson.

Marc et André : de grands artistes à qui la chanson doit beaucoup.

Au même programme : Patrick Morelli. Allez le voir. Vous serez étonné de ne pas avoir déjà découvert ce jeune comédien, conteur original et extraordinaire. Les

textes de Cendrars, de Céline, de Michaud, de Rabelais, qu'il dit avec tant de bonne humeur, vous arrivent tout droit dans les oreilles et l'esprit. Il mâche la gaudriole avec tact. Il sait donner aux textes leur vrai volume et son maintien scénique, sobre et net, donne encore plus de relief, plus de valeur aux œuvres des auteurs qu'il interprète. Son talent manquait aux programmes si judicieux de « l'Ecluse ».

Les marionnettes d'Yves Joly, comme toujours, font « merveille ». Les marottes stylisées ne sont plus les marottes du guignol traditionnel. Quel charme ! Quel sens poétique ! C'est gai et c'est triste tour à tour et c'est absolument délicieux.

André Valardy s'affirme de plus en plus. La fable aux multiples facettes, qu'il dit et mime avec tant de verve et d'esprit, est une clarté de vives épanouissements dans le programme. Cribouille chante ses œuvres. Elle a une voix, une aisance, une présence incontestables.

Quant au numéro qui débute le programme, je veux parler de cette jeune blonde américaine, du reste bien sympathique... C'est petit, petit... « l'Ecluse » nous a habitués à être difficile.

Yvonne Schmit tient le piano avec tout le savoir et l'art que chacun apprécie tant.

Ce nouveau programme vaut le déplacement. De belles soirées en perspective pour tous nos amis qui s'en iront le voir et serrer la main de Léo Noël, qui présente le spectacle avec toute la bonne humeur dont il est coutumier.

Suzy CHEVET.

★ RADIO

A saison nouvelle, programmes nouveaux, l'O.R.T.F. nous promet du neuf, nous jure nos pièces. D'ores et déjà nous sommes gratifiés d'un agrandissement général ; quand le gogo joue aux dadas, il oublie de faire pan ! pan ! Pour France-Musique (programme en modulation de fréquence), les augures de Passy affirment sans rire que pour eux l'idéal serait de diffuser du Wagner ou du Beethoven pendant quatre heures de rang ; évidemment avec la musique en conserve, on ferait là des programmes qui ne gêneraient pas le budget-maison, mais alors pourquoi pas la Tétralogie en son entier sans interruption ?

France-Inter nous promet un tas d'innovations parmi lesquelles le jeu idiot du « Knop » qui nous a été servi avec persistance pendant toutes les vacances. Dans cette affaire, seuls, les Postes et Télécommunications trouvent leur compte grâce aux coups de téléphone. Au fond, nous nous demandons si l'on ne cherche pas à écarter le public amateur de choses saines pour le pousser à acheter des récepteurs à modulation de fréquence. Car enfin, la R.T.F., qui fut la « meilleure radio du monde », nous offrait autre chose. S'il est vrai que les possibilités de la radio sont multiples, la chanson, art populaire par excellence, en est le pivot central.

Il existe quelques bons spécialistes à l'O.R.T.F., gens aimant passionnément la chanson et qui ne font de prosélytisme que par amour du beau. Citons Michel Vaucare, Robert Malat, Pierre Havet, Michèle Auzepy qui ont droit à 30 minutes sur Inter-Variétés le dimanche à 22 heures, Jean-Pierre Hebrard qui a droit à 45 minutes sur France-Inter à 13 h 15 le dimanche, mais que l'on s'abstienne copieusement pour nous infliger toutes sortes d'idioties. A côté de ces bons artisans, il y a une foule de farceurs qui se prennent pour des découvreurs et ne font finalement que desservir un art vivant, au profit tout provisoire d'onomatopées et d'élocubrations que, seuls, les enfants attardés et les adultes abrutis peuvent apprécier. Il est impensable par exemple que des gens sérieux puissent mettre en compétition des œuvres de Barbara, Brassens, Brel, Fanon, Ferrat, Ferré, Lafforgue, Lemaire, etc., etc., avec les vociférations rythmées

gout de la publicité, alors qu'au contraire ce sont eux les créateurs reconnus de demain et leurs détracteurs les éternels obscurantistes...

A une époque où le public n'a pas encore réussi à assimiler « Ubu Roi », rien d'étonnant à ce que les créateurs de notre temps soient, eux aussi, traités de fous et leurs œuvres picturales, musicales ou littéraires réservées aux classes dites évoluées. Sur le plan de la compréhension de l'art, tout reste encore à faire, un travail révolutionnaire reste à accomplir. Il faut que ce travail soit fait, tout d'abord parmi nous, pour que la création de notre époque ne

de la plupart des jeunes « arrivés » uniquement parce qu'il est plus facile pour se singulariser de porter un blouson noir que de marcher sur la tête. Si demain les hurluberlus (intéressés) qui servent de baromètre à la jeunesse avaient la bonne idée de relancer la saine mode du patin à roulettes (par exemple entre autres), c'en serait fait des brillards qui sévissent sur les ondes, les auditeurs pourraient enfin applaudir une vraie libération et la chanson retrouverait toute sa place.

Ce qui est valable pour l'O.R.T.F. l'est également pour les ondes belges, plus contaminées encore s'il est possible. Pourtant, il ne manque pas outre-Quévrain de trousseurs et de couplets de qualité. La réussite méritée du grand Jacques Brel, qui s'est élevé à force de travail et de recherche de la qualité, a suscité là-bas bien des vocations chez les jeunes. Il existe une dizaine d'auteurs-interprètes pour lesquels Bruxelles ne fait pas grand bruit. Citons notamment Robert Cobois, Jacques Debronckart, Eddie Defaqa, Paul Louka. A l'encontre de ces jeunes à la démarche plus ou moins hésitante, mais qui apportent quelque chose et que la radio belge maintient hors du grand circuit, on a assisté ces derniers mois à une poussée en force en faveur d'Adamo dont nous dirons qu'il est peut-être le moins mauvais des « jeunes parvenus » de la tête d'affiche. L'amateur Jean-Claude, fort sympathique d'ailleurs, ne peut faire une seule émission sans égarer ces jeunes sous le poids de son poulain pour lequel il alla jusqu'à organiser des trains spéciaux au départ de Bruxelles en direction de l'Olympia. Brel n'a jamais connu de telles faveurs, pourtant...

Que les programmeurs y songent, il y aura des lendemains à cette vague qui passe ; il est vrai qu'adorés, ils auront suivi la mode, après avoir sabordé des artistes comme Philippe Clay pour ne citer que lui — ils couleront leurs actuels protégés.

Je crois qu'en attendant une radio meilleure, je vais devoir me confier dans des programmes de mon goût à l'aide du magnétophone.

Tendons toujours l'oreille !

J.-F. STAS.

demeure pas l'apanage de ceux qui ne sont pas des nôtres.

Il ne faut pas que dans cent ans l'on puisse dire : « C'est vrai, tous ces créateurs du XX^e siècle ont laissé des œuvres majeures qui ont fait avancer le domaine de l'art. Mais pourquoi diable ceux qui se prétendaient à l'avant-garde des idées sociales ne s'en sont-ils pas occupés ? »

Ce n'est rien d'autre que l'éternelle querelle des « anciens et des modernes ».

Ceux qui ont quelque chose à dire finissent toujours par triompher.

Jean ROLLIN.

▲ THÉÂTRE...

" LE GOUTER DES GÉNÉRAUX "

Hou ! les vilains garnements qui veulent jouer aux militaires, c'est une bonne fessée qu'il leur faudrait, et qu'on les envoie au coin, sans dessus...

Voilà une satire combien cruelle et mordante de la bêtise militaire et étatique. « L'économie marche, cela ne saurait durer » se dit le Président du Conseil, et il s'en va demander une guerre au chef de l'état-major, Auduban de La Petardière, général à trois étoiles qui appelle maman pour nous sa cravate.

L'état-major est convoqué — quelques « gentils camarades bien élevés » gôtaient d'un délicieux quatre-quarts maternel à savoir trois généraux de différentes armes. Tout va bien, « l'Eglise marche avec vous tant que ça marchera » leur dit Monseigneur Roland Tappeul, interrogé. L'on chante « Sauvez, sauvez l'Europe au nom du Sacré-Cœur » et l'on salue le portrait d'un certain maréchal, que je ne nommerai pas, chaque fois qu'est prononcé le nom de Philippe.

Mais une guerre ne se fait pas toute seule. Interrogés, l'ambassadeur de Chine se recuse, l'Américain et le Russe ont déjà des « engagements antérieurs ». Après maintes tergiversations l'on se décide pour l'Afrique et nous retrouvons l'on état-major dans un blockhaus, en Suède, sur le front.

L'on s'ennuie sur le front c'est bien connu, fort heureusement, voici des visites : le Président du Conseil, Monseigneur Tappeul, nos ambassadeurs.

Tout naturellement, Voï Voï le Russe propose de jouer à la roulette du même nom et chacun se succède allégrement. (M. Vinogradov ne pourrait-il pas introduire ce jeu à l'Elysée ?)

J'ai beaucoup apprécié la mise en scène de François Maistre. Certaines trouvailles sont bien venues et entendre le « Déserteur » fait toujours plaisir. Le jeu des acteurs est agréable et soutenu. Je tiens particulièrement à féliciter André Thorent, magnifique dans ce rôle de général boudeur et grincheux.

Certes, la soirée en vaut la peine. Si vous avez le malheur d'approcher de trop près des militaires, allez vite voir « le Gouter des généraux ». C'est une bonne cure de désintoxication.

GEORGES SENNER.

★ TÉLÉVISION

J'ai regardé avec attention l'émission consacrée à Teilhard de Chardin. Ses écrits attirent la curiosité, l'émission se trouvait justifiée. Nombreux sont les philosophes actuels qui nous présentent ce représentant de l'Ordre de Jésus comme un scientifique nostalgique, essayant de concilier sa foi avec ce qui lui semblait être la vérité de notre évolution.

Malheureusement (cela est voulu), comme toutes les émissions de télé, le sujet traité n'a pas été décortiqué complètement. Pour que l'exposé soit constructif il aurait fallu entendre quelques spécialistes de l'évolution... J. Rostand considère l'œuvre de Teilhard de Chardin comme une fresque lyrique de l'évolution. Nous aurions dû entendre aussi le point de vue des principales écoles philosophiques ou idéologiques.

J'ignore quand viendra le déclin du christianisme, gogéons cependant qu'à une époque les chrétiens auront besoin des écrits de M. de Chardin afin que survivent leurs croyances.

Tout cela n'empêche que ce qui a été présenté ce jour-là sur notre écran était de belle qualité, mis à part bien entendu l'exposé de Roger Frey, à quarante-huit heures des élections, mais qui, paraît-il, avait connu Teilhard de Chardin à Pékin... et où celui-ci aurait renforcé dans sa foi. L'hypocrisie chez certains n'a vraiment pas de limites.

*
J'ai été empêché de voir la pièce d'Alfred Jarry « Ubu Roi ». Qu'importe ! D'après la personnalité de l'auteur, la pièce méritait attention. Ce genre ne plait pas toujours et appelle beaucoup de critiques. Pour certains cela était une très belle pièce. Mais pourquoi nous présenter une évocation de la vie d'A. Jarry le lendemain de l'émission ? Les téléspectateurs auraient certainement mieux senti la pièce si cette évocation avait été présentée avant la diffusion.

*
L'émission sur A. Camus est passée trop tard et était beaucoup trop courte. Là aussi il manquait de tout, cela respirait la gêne. Il est vrai que discuter des pensées du philosophe ne pouvait qu'incommoder les hommes du pouvoir.

Chez A. Camus le mot camarade avait tout son sens. Toute sa vie il s'est posé des problèmes. Ses silences ont été parfois mal interprétés, cependant cet homme, avec un grand H, semblait épris de justice. Le théâtre lui permettait une activité mieux adaptée à son tempérament. Voilà en quelques mots ce que nous a dit l'émission, c'est trop peu, bien peu.

Gilbert LEGROS.



BAKOUNINE, LA LIBERTE

(Choix de textes). — (J.-J. Pauvert, éditeur)

Dans l'excellente collection dirigée par Jean-François Revel, qui, parmi d'autres ouvrages, a publié « La Littérature à l'estomac », de Julien Gracq, « Pourquoi je ne suis pas chrétien », de B. Russell, « Flagrant délit », d'André Breton, un nouveau titre vient de paraître, qui nous concerne plus particulièrement. Il s'agit d'un choix de textes tirés de l'œuvre monumentale de Bakounine. On peut certes regretter que le format réduit de cette collection ne nous donne qu'un aspect fragmentaire de cette œuvre et on pourra discuter du choix de ces textes, regretter le caractère étriqué de certains qui, pour être bien compris, ont besoin d'être réintroduits dans le contexte; ce sont là des critiques contraires auxquelles aucun des recueils de ce genre n'échappe; il n'en reste pas moins vrai que ce livre va porter à la connaissance du public une pensée généralement méconnue.

Les vues de Bakounine sur une société socialiste, les luttes ouvrières et paysannes, les dangers de la bureaucratie syndicale, les illusions du suffrage universel,

les dangers des religions, mais surtout les pages admirables sur la science qui préfigurent les problèmes que posera aux hommes la nouvelle classe de techniciens; autant de questions qui sont traitées par le grand visionnaire avec un souci de cohésion, de liberté et d'efficacité qui font, de son socialisme, un socialisme à l'échelle de l'homme qui veut se conserver intellectuellement et matériellement intact.

Pourquoi faut-il que ce travail important, qui vient juste au moment où le socialisme disqualifié par le dogmatisme marxiste a besoin de reprendre son second souffle, soit préfacé par un aimable fantaisiste. Sentant les lézards qui font pêter de toutes parts ce que des farceurs n'ont pas craint d'appeler le « socialisme scientifique » comme si la science n'était une remise en question continue des certitudes du moment), celui-ci essaie de rattacher aux partisans de l'infaillibilité historique un homme dont justement tout l'enseignement consiste à plier l'histoire devant l'homme.

EN FRANCE LA FIN DE L'OPPOSITION

par Jean-François REVEL. — (Julliard, éditeur)

Comme tout le monde, j'avais entendu parler de « Pourquoi des philosophes » et de « La Cabale des Dévôts », mais je n'avais encore rien lu de Jean-François Revel. J'avais tort. J'ai sur ma table « En France, la fin de l'opposition » et c'est une bouffée d'air frais qui gonfle ces pages denses, nerveuses, indignées, chaleureuses. Je suis de ceux qui ont souvent regretté la dégénérescence du pamphlet, art des temps mesurés aujourd'hui tombé en quenouille. Jean-François Revel, lui, est un pamphlétaire de race et on peut espérer que le succès qu'il rencontre incitera des jeunes à laisser à la fois le style de professeur qui embrouille nos lettres et avilit la langue.

On ne raconte pas un livre comme

« En France, la fin de l'opposition ». Il suffit de savoir que Revel ne se contente pas d'agripper les politiciens au collet. Il sait bien, lui, qu'il n'est pas les fruits gâtés d'un milieu et que ce milieu n'est pas composé de tels ou tels hommes, de tels ou tels clans, de telles ou telles classes, mais de la multitude des êtres qui composent notre société. Gauche, droite, capitalistes ou prolétaires, chrétiens ou athées, intellectuels ou manuels, aucun n'échappe à sa plume affûtée par une verve, nourrie aux meilleures sources.

Un livre à lire sans faute, même si l'auteur propose un certain nombre de valeurs qui ne me paraissent guère meilleures que celles qu'il pulvérise.

LA GUERRE REVOLUTIONNAIRE

par MAO TSE-TOUNG. — (Union Générale d'Édition)

Ces dix dernières années, tous les colonialistes ou les anticolonialistes qui se sont affrontés dans le monde se sont réclamés d'une doctrine que Mao a définie dans les rapports destinés à l'Académie militaire de l'Armée Rouge et qui sont réunis aujourd'hui dans un ouvrage qui porte comme titre « La Guerre révolutionnaire ». On peut se demander, tout au moins pour le premier de ces textes, si le titre est bien approprié à la matière qu'il entend traiter. On peut également se demander si cette matière apporte dans « l'art militaire » (sic) le renouveau qu'on prétend y trouver les officiers de coup d'État engagés dans l'aventure algérienne.

Essayons tout de même de nous y retrouver dans des textes alourdis par une phraséologie militaire agaçante et des redites qui s'accrochent mal avec le fin lettré que la propagande communiste chinoise nous présente lorsqu'elle nous parle de Mao Tsé-toung.

Tout d'abord, Mao constate l'infériorité de l'Armée rouge en hommes et en matériel. « Lorsque l'ennemi est supérieur, nous dit-il, il faut refuser l'affrontement, rassembler ses troupes, manœuvrer en marche et en contre-marche, de façon à surprendre une partie des forces de l'adversaire, lorsqu'elles sont divisées, afin de les écraser, les unes après les autres. Peut-être ! Mais il me semble qu'il n'y a là rien de bien original et qu'en particulier Bonaparte avait, bien avant Mao et pendant la campagne d'Italie, défini cette tactique sûre. Ensuite,

Mao nous apprend qu'il faut plier devant l'adversaire qui engage une campagne militaire, quitte à revenir une fois ses lignes bien étirées. Bien que peu compétent, je veux bien ! Mais faut-il encore que le pays soit assez vaste pour que cela soit possible et, de toute manière, c'est une tactique souvent employée, bien avant Mao, par la Russie impériale, et qui correspondait aux vastes étendues de son territoire.

Le second rapport offre plus d'intérêt, car il définit le rôle des partisans, non pas pour abattre l'adversaire, mais pour aider l'armée régulière, seule qualifiée pour cela. On l'attire chez soi, on le fait harceler par les partisans et les populations font le vide devant lui. Parfait ! C'est exactement la tactique employée par les Espagnols en lutte contre Napoléon. Et là encore, rien de bien nouveau. En tout cas, on ne voit pas trop ce que cet enseignement pouvait apporter de nouveau, pour l'Algérie, aux officiers qui n'avaient avec eux ni la population ni l'espace et qui, au contraire, avaient une supériorité écrasante en hommes et en matériel.

En vérité, lorsqu'on ferme ce petit livre, on serait tenté d'écrire : « Beaucoup de bruit pour rien », si on ne savait pas qu'effectivement il existe une autre théorie de Mao envers les peuples colonisés. Que, de cette théorie, ni Mao, ni ses adversaires n'en parlent, et pour cause. Le premier n'a aucun intérêt à le faire et les autres l'ignorent. Nous le ferons pour eux à l'occasion.

COLLECTIONS POPULAIRES

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

Par Gustave Flaubert (L.P.). Ce livre a comme toile de fond la Révolution de 1848. Certes, cela n'a rien à voir avec Jules Vallès, Flaubert, bourgeois pontoufflard, voit les événements de l'extérieur. Pourtant ce roman qui nous retrace une époque est extrêmement intéressant en ce sens qu'il fait revivre toutes les classes de la société. On comprend mal la froideur avec laquelle il fut accueilli.

LES AMOURS SINGULIERS

De Roger Peyrefitte (L.P.). Ce n'est pas le meilleur Peyrefitte. Enfin, à l'amour que des meilleurs bien éprouvés pour des jeunes garçons s'ajoute l'amour que d'autres messieurs éprouvent pour des demoiselles. C'est en vérité la seule chose singulière de ce roman de Peyrefitte.

LES REVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE

De J.-J. Rousseau (L.P.). Dans ce livre qui se veut une suite des « Confidences » Rousseau parle constamment de lui et pas toujours de façon convaincante. Mais le style de ce

dernier ouvrage de l'écrivain est éblouissant et le place au premier rang de sa génération.

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH

Par J.-H. Chase (L.P.). Ce policier est un classique du genre. Mais il a un autre avantage, c'est de nous préparer à mieux comprendre « Sanctuaire », le chef-d'œuvre de William Faulkner, qu'il démarque à chaque page.

LE CHATEAU DE MA MÈRE

De Marcel Pagnol (L.P.). La suite des mémoires de Pagnol. On peut dire de ce second volume ce que je disais du premier. Plus que ses autres œuvres, les souvenirs de Pagnol nous démontrent qu'il est un écrivain de race. À l'occasion de ce livre, je voudrais signaler l'amélioration de la présentation du Livre de Poche. La jaquette de ce livre est délicieuse.

TRAVELINGUE

De Marcel Aymé (L.P.). Pour ceux qui aiment Marcel Aymé, ce livre n'est pas plus mauvais qu'un autre. Disons simplement que nous sommes loin de la « Jument Verte ».

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paieriez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLtaire 34-08
Les frais de port sont à notre charge (Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 F aux prix indiqués.)

VIENT DE PARAÎTRE

Collection « Comprendre »
ZEMLIAK
U.R.S.S.
Un Etat patron tout-puissant
PRIX : 8 F
En vente : Librairie Publico

EN SOUSCRIPTION

NI DIEU NI MAÎTRE
Anthologie historique du mouvement anarchiste réalisée par l'équipe des Éditions de DELPHES sous la direction de Daniel GUERIN.
Un livre de 612 pages relié pleine toile et contenant un cahier d'iconographie, en souscription (exemplaires numérotés) :
36 F
C.C.P. Librairie PUBLICO
11 289-15 PARIS

A paraître :

LE MAUVAIS SANG
Poèmes
par Claude KOTTELANNE
LES POETES DE LA TOUR
Pour tous renseignements s'adresser à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris-11^e.

NOUVEAUTÉS

- HEM DAY : L'Internationale de 1864 ... 8
- MAITRON J. : Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier français (de D à Lz) (1789-1864) Tome II ... 57
- Collectivisations : Recueil de documents de la C.N.T. (1936-1939) ... 5,50
- BAKOUNINE M. : Les Conflits dans l'Internationale (1872). Tome II. 104
- La Liberté (choix de textes) ... 3

EN ANGLAIS

- MALATESTA : Life and Ideas ... 15
- WOODCOCK : Anarchism ... 8,70
- ELTZBACHER : Anarchism ... 18

ECRITS DE BORIS VIAN

- Romans : Elles se rendent pas compte ... 9
- Et on tuera tous les affreux ... 9
- Vercquin et le piançon. 9
- L'Écume des jours ... 13,50
- Nouvelles : Les Fourmis ... 9
- Romans et Nouvelles ... 25
- Poèmes : Je voudrais pas crever ... 7,50
- Théâtre : Les Bâtisseurs d'Empire (pièce en 3 actes) ... 7,50
- En 10-18 : L'Écume des jours ... 2,50
- L'Automne à Pékin ... 2,50
- DISQUES : I Le Déserteur (33 T) ... 26,70
- II Le Déserteur (45 T) ... 9,65
- III Pas avec le dos de la Q.I.R. (33 T) ... 26,70
- Album Boris Vian (3 disques 33 T) (tirage limité) ... 98

Maurice FAYOLLE
REFLEXIONS SUR L'ANARCHISME

Dans cette brochure, un militant fait le point d'un siècle d'anarchisme face à l'évolution globale des sociétés.
Prix : 2,50 F
En vente : Librairie Publico
3, rue Ternaux, PARIS (11^e)

QUESTIONS OUVRIÈRES

- ALBA : Le Mouvement ouvrier en Amérique latine ... 6
- BESNARD P. : Le Monde nouveau ... 3
- CHAUMEL : Histoire des cheminots et de leurs syndicats ... 8
- CHAUVET P. : Les Ouvriers du livre en France ... 25
- COLLINET : L'Esprit du syndicalisme ... 6,60
- DANOS et GIBELIN : Juin 1936 ... 6
- DOLLEANS M. : Histoire du mouvement ouvrier en France (3 tomes) ... 30
- DOLLEANS et CROZIER : Angleterre. Allemagne. France. U.S.A. ... 15
- DOMMANGET M. : Histoire du Premier Mai. 8
- DUPEUX : Le Front populaire et les élections de 1936 ... 19
- GUERIN D. : 1936. Front populaire ... 19
- KRIEGLER A. : Les Internationales ouvrières ... 4,77
- LANZILLOT : Le Mouvement ouvrier en Italie ... 6
- LEONETTI : Italie ... 6
- LOUIS P. : 150 ans de pensée socialiste ... 18
- Histoire du socialisme en France ... 10

DISQUES

- Les 7 disques de l'album BRASSENS sont mis en vente Chaque exemplaire. 26
- Chants des syndicats américains ... 26
- Histoire de France par les chansons. 26
- Les revendications sociales avant 1914 : L'Internationale ; Le grand « métinge » du Métropolitain. 10,65

BRASSENS G.

- Les Copains d'abord ; Le Mouton de passage (45 T) ... 9,65
- Tous les Brassens.
- BARBARA : Ce matin-là ; le Verger en Lorraine (45 T) ... 9,65
- FERRE L. : Ni Dieu, ni Maître (45 T) ... 9,65
- FANON : La Petite Juive ; Tête de quoi. (45 T) ... 9,65
- CHANTS de la Révolution cubaine (33 T) ... 26
- Chants de la Révolution mexicaine (33 T) ... 26
- *
D'AVRAY CH. (disque du souvenir) ... 16
- BREL J. : 33 T. Jéf — Les bonbons. 22,25
- CAMUS A. vous parle (33 T) ... 28,50
- CELINE L. F., par Arletty, Michel Simon (33 tours). 22,25
- Chants populaires de l'U.R.S.S. ... 10
- Canti Anarchia I ... 9,30
- II ... 9,30
- III (33 T) ... 15
- FAURE S. : Naissance et mort des Dieux (45 T) ... 8,00
- MONTERO G. : En sortant de l'école — Chanson pour les enfants, l'hiver — Et la fête continue — Et puis après — Les enfants qui s'aiment ... 22,90
- Chante Aristide Bruant (33 T) ... 22,25
- Chante Mère Courage (45 tours) ... 11
- MORELLI M. interprète les chansons de Mac Orlan (33 T) ... 22,25
- Chante J. Rictus et G. Coulé (33 T) ... 22,25
- PHILIPPE G. interprète : Le Petit Prince (33 T). 22,25
- Don Quichotte (33 T) ... 22,25
- PREVERT J. : Chansons interprétées par E. AMADO, M. ARNAUD, G. MONTERO et C. VAUCAIRE (33 T) ... 22,25
- SAUVAGE C. : Chansons de cœur ; Le grand « métinge » ; Chansons de tête Récital ... 25
- 22,50

L'INÉGALITÉ

les TECHNICIENS et les TECHNOCRATES

La science est immuable, impersonnelle, générale, abstraite, insensible. La vie est toute fugitive et passagère, mais aussi toute palpitante de réalité et d'individualité, de sensibilité, de souffrance, de joies, d'aspirations, de besoins et de passions. C'est elle seule qui, spontanément, crée les choses et les êtres réels. La science ne crée rien, elle constate et reconnaît seulement les créations de la vie.

Michel BAKOUNINE.

AUSSI loin que l'on remonte dans l'histoire de l'humanité et celles que soient les structures des sociétés qui se sont succédées, on trouve les hommes divisés en classes. Dès l'instant où des hommes s'en sont remis à l'un d'entre eux pour les diriger, dès l'instant où d'autres hommes s'en sont remis à un autre pour qu'il soit l'intermédiaire entre eux et l'inconnu, dès l'instant où ils eurent inventé le chef et le prêtre, ceux-ci eurent besoin de clients pour affermir l'autorité temporelle et spirituelle que l'ignorance leur avait conférée. Ce sont ces clients qui composèrent la classe dominante qui sous des formes multiples s'est perpétuée jusqu'à nous.

Qu'une classe dirigeante soit composée de prêtres, de guerriers, de juristes, d'oïsis, ou au contraire de chefs d'entreprises, qu'elle soit, comme c'est le cas dans la majorité des sociétés, un amalgame de ces variétés d'individus, n'altère en rien son caractère fondamental qui consiste, en échange de privilèges de tous genres et pas seulement de privilèges économiques octroyés par les chefs et par les prêtres, à assurer, à justifier, à défendre ce système basé sur le principe de l'inégalité.

Depuis la constitution des hommes en société jusqu'à nos jours, les guerres, les révolutions, les transformations économiques, doctrinales, de structures n'ont été que des adaptations, des tassements, des mutations à l'intérieur d'un système inamovible. Des groupes ont pu disparaître, d'autres ont pu émerger de la plebe. Des républiques ont pu succéder aux tyrans avant de laisser la place aux monarchies. Le puissant a pu être abattu, le serf élevé à la dignité suprême. L'histoire a pu déferler ou lécher des générations d'hommes, le principe essentiel, profond, unique qui explique les classes est resté en place. Ce principe c'est le principe de l'inégalité. C'est le principe de base auquel les autres apportent un appui mais qui ne seraient rien sans lui.

A Ur, à Alexandrie, à Athènes, comme à Rome, dans l'immense Chine des lettrés, comme pendant le Moyen Âge chrétien, sous la République de 89 comme dans la Russie des Soviets il n'a existé et il n'existe encore que deux catégories d'hommes. Une multitude d'êtres travaillant plus ou moins durement, en possession de libertés plus ou moins étendues, plus ou moins définies et à côté de cette masse, une minorité de chefs de tous genres, de prêtres de toutes confessions spirituelles ou politiques entourés d'une clientèle privilégiée et possédant individuellement ou collectivement tous les moyens de production et d'échanges et tirant de cette possession collective ou individuelle les moyens de maintenir l'inégalité entre les hommes, gage essentiel de la continuation des classes.

Il n'y a pas de différence fondamentale entre le sénateur romain, le sénéchal féodal, le représentant de la République de 89, en mission, ou le membre du comité central du parti communiste russe. Les uns ont pu posséder leur richesse en propre, les autres peuvent en toucher l'usufruit sous la forme de hauts salaires; le capital restant dans les mains de l'Etat, il ont tous vécu ou ils vivent de façon différente des masses et pour que le privilège dont ils jouissent puissent se continuer, il faut que se continue dans la société, l'inégalité, base fondamentale des sociétés divisées en classes.

Même s'il n'en saisit pas la source qui est l'inégalité, l'homme ressent profondément son aliénéation et c'est ce qui explique, avec sa curiosité intellectuelle, les multiples mutations qu'a subies depuis dix millénaires un système inchangé depuis l'aurore de l'humanité. Or nous sommes à la veille d'une de ces mutations inférieures du système qui en assure la stabilité.

LA CLASSE DES TECHNICIENS

Les transformations périodiques du système de classes peuvent prendre deux aspects. Transformations économiques, qui bougent les structures et laissent en place la morale du comportement ou transformations plus profondes qui touchent les mythes de justifications et qui cloient l'ère d'une civilisation et en amorcent une autre. Il est peu sage de vouloir prévoir l'avenir et de toute manière une mutation de ce genre débute toujours par des soubresauts économiques et c'est lorsqu'une économie nouvelle est par trop décalée avec la morale de justification du passé que d'autres mythes naissent et qu'une nouvelle époque dans l'histoire des civilisations débute.

Mais ce qui est certain, c'est que nous assistons aujourd'hui à la mise en place d'une nouvelle classe dirigeante qui, comme celles qui l'ont précédée, aura pour tâche de justifier et de maintenir l'inégalité. Il importe peu que la nouvelle classe soit issue du monde du travail ou de la bourgeoisie. Pour établir son hégémonie elle va reprendre

à son compte l'exploitation économique des hommes, maintenir l'inégalité et justifier au nom d'une morale appropriée la continuation des classes. Mieux, innovant en la matière, on voit cette nouvelle classe en formation nier l'existence des classes, alors qu'elle exerce déjà et jouit d'une partie des avantages que lui a consentis la classe dirigeante actuelle qui, avant de disparaître, se pousse pour lui faire place.

CETTE NOUVELLE CLASSE, C'EST LA CLASSE DES TECHNICIENS !

Où ! Je sais bien, un certain nombre de militants révolutionnaires qui sont des techniciens vont protester. Je leur ferai remarquer que j'examine ici une classe et non pas les hommes forcément diversifiés qui la composent. Dans le passé la classe dirigeante a fourni de nombreux éléments au mouvement ouvrier et Bakounine, issu lui-même de la classe dirigeante de son époque, ne s'est jamais fait faute de la dénigrer.

C'est peut-être parce qu'il compte parmi ses dirigeants, de nombreux techniciens, c'est peut-être parce que la définition du salaire selon Marx lui a faussé le jugement, c'est peut-être simplement par bonté d'âme envers le collègue qu'il côtoie à l'usine, au chantier ou au bureau que le mouvement ouvrier a tenu à faire une distinction entre la technicien et le technocrate. Cette différenciation ne paraît pas plus valable que celle qu'on peut faire entre le bon ou le mauvais patron classique, entre le patron privé ou l'Etat-patron, entre le capitaliste modeste et le grand capitaliste. Certes, il y a des nuances au sein d'une classe dirigeante, mais ce n'est pas le particularisme individuel qui la définit, mais la solidarité de ses membres dans le maintien de l'inégalité. Il suffit de jeter un regard sur l'histoire pour que l'analogie de la classe des techniciens, avec la classe des seigneurs ou la classe des bourgeois qui lui a succédé saute aux yeux.

Par Maurice JOYEUX

Sous l'ancien régime la classe nobiliaire comptait parmi ses membres de nombreux gentilshommes pauvres, cultivant eux-mêmes leurs champs et qui au cours des jacqueries paysannes servaient souvent de cadres à l'émeute. Des prêtres également ! Mais à part de rares exceptions qui se retrouvent chez les techniciens, la majorité de ces seigneurs et de ces prêtres restaient farouchement attachés à leurs privilèges, comme nos techniciens actuels, qui, même lorsqu'ils appartiennent au mouvement syndical, restent farouchement attachés à l'inégalité dont ils sont les bénéficiaires. Et l'on a pu dire, en faisant une exception pour les cas d'espèces, que l'introduction au sein de la révolte du seigneur ou du bourgeois aigris contre leur classe constituait un élément de corruption de cette révolte, comme l'introduction des techniciens dans le mouvement syndical en a fait reculer le principe égalitaire qui était sa finalité.

J'ai déjà expliqué dans notre journal, mais je veux le répéter ici, que le profit a été un des moyens d'aliénéation d'une classe par une autre au cours d'une période donnée. Avant l'industrialisation à outrance la classe dominante assurait sa pérennité par d'autres moyens que le profit tel qu'il fut traditionnellement défini par les économistes du siècle dernier. Et on voit déjà se dessiner les méthodes nouvelles qui permettront à la nouvelle classe dirigeante de le percevoir de façon différente. A cet égard les expériences de l'Etat-patron, qui possède tout le capital comme en Russie, ou une partie du capital comme en France, sont instructives.

Ni le directeur des usines Renault ni le directeur d'une usine de tracteurs en Russie ne possède le capital de l'affaire qu'il dirige, mais il en touche l'usufruit sous la forme d'un haut salaire qui lui confère les avantages économiques de la classe dirigeante, comme sa fonction dans la hiérarchie lui assure le prestige et lui garantit les manifestations de sa volonté de puissance propre à la classe dominante. Certes, il court le risque d'être licencié et de perdre l'usufruit d'une fortune que l'Etat possède pour lui, mais ce risque n'est pas plus fréquent que celui du capitaliste classique qui pouvait être victime d'une crise économique et se ruiner. Mieux, la solidarité de classes fait que, comme le patron privé trouvait auprès des banques et chez d'autres patrons le moyen de se remettre à flot, le directeur trouve dans la système les postes de compensation qui le maintiennent dans la classe dirigeante.

Mais tous les techniciens ne sont pas directeurs, ingénieurs des mines ou chefs de cabinet d'un ministère ? Bien sûr ! Mais tous les nobles n'étaient pas ducs ou princes, tous les bourgeois capitalistes n'étaient pas banquiers ou administrateurs du comité des forges. Il y a parmi les techniciens des barons et des chevaliers, des gentilshommes pauvres. Il y a des petits usiniers et de modestes entrepreneurs. Mais grâce à l'inégalité, les techniciens ont sauté le pas et ils le savent. Le reste est affaire de clans. Le mousquetaire avait son bâton de maréchal dans ses bottes et aucun manant en ce temps-là ne devenait maréchal. Le petit entrepreneur pouvait construire un jour une ville, c'était un arrangement de clan

auquel son briqueteur ne pouvait accéder. Un dessinateur pourra un jour diriger un bureau d'études mais le manoeuvre spécialisé restera aux manivelles de son tour. Et lorsque par hasard l'homme serf aura « fait le trou » alors il sera intégré, coupé de sa classe originelle. Cette tactique qui est l'exception est classique et toutes les classes dirigeantes y ont eu recours depuis l'antiquité.

LE MYTHE DE L'INEGALITE

Les technocrates ne sont rien d'autre que les éléments de pointe d'une nouvelle classe dominante, les techniciens. Je disais plus haut qu'il n'était pas sage de préjuger de l'avenir et de prétendre par exemple que nous assistons à la fin d'une civilisation et à la naissance d'une autre. On peut toutefois constater qu'avec l'ère des techniciens, de nouveaux mythes se créent. Parmi ces mythes la plus caractéristique est le mythe de « L'HOMME QUI SAIT ». Et il est automatiquement doué de toutes les vertus propres au gouvernement des hommes parce qu'il sait. Le savant est sage. Mieux que la politicienne ou l'homme de la rue il sait où il faut s'arrêter. Sa situation économique brillante est juste ! Le pauvre homme ne bénéficie pas de l'avantage du plein air réservé au manoeuvre-maçon. Il reste à l'école jusqu'à trente ans, aux frais de sa famille (les mauvais esprits disent aux frais de la société). Et le mythe prend corps. Même au sein de l'organisation syndicale le technicien fait prime. On se l'arrache ! On le pousse vers les fauteuils de velours ! C'est un militant syndicaliste de premier plan qui me disait un jour et devant elle : « Tu ne voudrais tout de même pas que ma secrétaire gagne autant que moi ? »

Car il faut le constater, même de « gôche » le technicien reprend à son compte le mythe de l'inégalité. Or l'inégalité est le moyen qui permet à une classe dirigeante de maintenir la société divisée en classes. En reprenant à son compte l'inégalité, le technicien se qualifie irrémédiablement, même si comme Raymond Aron, il constate que l'inégalité est injuste.

En effet, dans deux volumes parus dans la collection « Idées », qui nous offre, mille pages, certes intéressantes, d'attendus à un procès dont le verdict est rendu sous forme de conclusion, que nous dit Raymond Aron ?

Pour Aron, il n'existe pas deux classes, mais de multiples classes aux frontières indéfinissables. Aron reconnaît que les hommes luttent sans bien s'en rendre compte contre l'inégalité. Pour lui l'égalité est impossible. De toute manière, à partir d'un certain niveau de vie, elle ne représente plus la même signification qu'autrefois, lorsque les hommes vivaient dans des conditions effroyables de pauvreté.

Nous ne ferons pas nôtres, ces conclusions d'Aron et nous remarquerons qu'elles vont dans le sens de la justification de l'inégalité reprise à son compte par la nouvelle classe dirigeante. Mais nous retiendrons de ces conclusions ces points capitaux :

« L'inégalité demeure, psychologiquement et socialement un problème sérieux et pour de multiples raisons » ce que nient les syndicats et les partisans de « gôche » pourris par les techniciens qui sont en train de submerger leurs cadres.

Et plus loin :

« Ainsi l'augmentation des ressources globales crée parfois un désir d'égalité qui n'est pas susceptible d'être satisfait. »

LE PROBLEME CETTE FOIS EST POSE ET BIEN POSE !

Les hommes aspirent plus ou moins consciemment à l'égalité. La classe dominante, ou les classes divergentes suivant Aron, ne veulent pas ou ne peuvent pas établir l'égalité économique. A partir de ces constatations qui sont les nôtres ou celles modifiées d'Aron, la position d'un mouvement révolutionnaire est nettement définie.

1. — L'opposition ou la différenciation entre les classes est produite par l'inégalité. Par conséquent, tous ceux qui s'accrochent à l'inégalité, acceptent le système des classes. Leur œuvre est réformiste dans le cadre du système qu'ils ne remettent pas en question. Quelle que soit la phraséologie qu'ils emploient, leur prétention au socialisme et à la révolution est une imposture.

2. — Toute classe qui justifie ou accepte l'inégalité est une classe à vocation dominante. La nouvelle classe en voie de constitution, la classe des techniciens, non seulement accepte mais défend avec acharnement ses privilèges de classes. Mais, parmi ces techniciens, nombreux sont ceux qui désirent lutter auprès des ouvriers pour abolir l'exploitation de l'homme. C'est naturellement un atout pour le mouvement ouvrier révolutionnaire; encore faut-il que le technicien apporte son aide à la classe aliénée et ne vienne pas, comme c'est le cas dans le mouvement syndical, la détourner de sa vocation révolutionnaire.

Les militants révolutionnaires ne s'y tromperont pas. Le premier geste du technicien qui rejoint la révolution, c'est de faire sa nuit du Quatre-Août et d'abandonner son privilège : les avantages inhérents à l'inégalité économique et sociale entre tous les hommes.

Si non le technicien reste dans sa classe, dont il est alors le prolongement au sein du mouvement ouvrier.